

LE NOUVEL HOMME
SELON SAINT-MARTIN

Par ROBERT AMADOU

LE NOUVEL HOMME

SELON SAINT-MARTIN

S_o_m_m_a_i_r_e

Rien d'une bagatelle. - Révélation et tradition chrétiennes. - Et Swedenborg? - Le martinisme en son plein. - Martinisme et christianisme. - Nostalgie de Jacob Böhme. - Vers le ministère de l'homme-esprit.

RIEN D'UNE BAGATELLE

"Le mot nouveau m'étonne, je sens cependant qu'il doit être pris métaphoriquement. Dites-moi votre manière de l'entendre."

Ainsi Etienne Vialetes d'Aignan interroge Saint-Martin, en 1795, sur l'adjectif que le Réparateur accole au mot *vin* dans ce logion: "Je ne boirai point de ce fruit de vigne jusqu'au jour que je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon père."

Réponse de Saint-Martin: "Quant au mot *nouveau*, vous n'ignorez pas, mon cher frère, que le monde temporel n'est que la figure du monde vivant et spirituel. C'est, pour ainsi dire, le vieil homme des choses créées et, quand ce vieil homme sera passé, nous retrouverons la source éternelle de toutes les productions, et particulièrement celle spirituelle de la vigne matérielle, qui ici-bas aura servi de base au sacrement. Jésus-Christ, qui connaissait son heure, savait qu'il n'userait plus de cette source matérielle avant d'avoir été puiser dans l'autre par son sacrifice."

Il fallait, d'emblée, affirmer les connotations religieuses du mot *nouveau*, et combien est grande l'extension de l'idée subsumée, dans la pensée théosophique du *Philosophe inconnu*, à quoi ressortit, évidemment et éminemment, le livre du *Nouvel Homme*. Et aussi marquer que la référence constante en est à l'Ecriture; à l'Ecriture bien complète de la tradition théologique

et mystique qui la démontre par le dogme et par l'expérience. Référence involontaire au cas de la tradition et de la part de Saint-Martin, car, après l'Abadie excitateur de son adolescence et, plus haut encore, les effusions excitantes de sa marâtre bien-aimée, le théosophe ne s'éprit que de Jacob Böhme. (Gichtel, Pordage, Jane Leade, ensuite, ne lui seront pas maîtres, mais répétiteurs, et encore tardifs et épisodiques; auparavant, c'est à l'archaïque et très particulière tradition du judéo-christianisme que Martines de Pasqually l'avait rattaché.) Or, l'auteur du *Nouvel Homme* assure l'ami Kircherberger qu'au temps de la rédaction, il n'avait pas la connaissance qu'il a faite depuis des ouvrages de Jacob Böhme. La portée de cet aveu sera mesurée. (Mais de saint Paul viennent le titre et le thème.)

Le *Nouvel Homme* fut écrit, en effet, à Strasbourg, pendant l'été de 1790, à la hâte, et Saint-Martin avoue encore: à l'instigation, à la sollicitation du cher Silverhielm, ancien aumônier du roi de Suède et neveu d'Emanuel Swedenborg. Ce compagnon lui a parlé du visionnaire suédois, et il est des rares qui entendent quelque chose au Crocodile. Avant *Ecce*

homo, par conséquent, excepté l'épigraphe, et pour cause: elle en est tirée.

Le dernier rédigé, de beaucoup le plus court, parut le premier. Ils s'imprimaient ensemble, au début de juin 1792, au Cercle social, grâce à Gombault, et ils ne coûteront ni ne rapporteront finance à l'auteur. Quant au *Nouvel Homme*, c'était sur le premier jet (détail utile: le texte n'a pas profité des découvertes de l'auteur en 1791 et 1792); et "je me réjouis", s'exclame Saint-Martin, "d'en être débarrassé"! La double sortie était prévue respectivement d'ici un mois et d'ici deux ou trois mois. *Ecce homo* est fidèle au rendez-vous, en août, très probablement. Mais, en septembre, Saint-Martin se demande bien quand le *Nouvel Homme* sera enfin fabriqué, car les circonstances politiques, constate-t-il, arrêtent tout. La mise en circulation attendra le cours du dernier trimestre de l'année, très probablement les derniers jours. Il sera anonyme aussi.

La *Feuille de correspondance du libraire* consacre à l'ouvrage une annonce enflammée. Si elle n'est de l'auteur, elle sort tout droit de chez l'éditeur.

Mais du livre, ce dithyrambe insinue plutôt l'ésotérisme qu'il ne résume le propos manifeste. Quel est donc le but du livre? Conformément au titre, de peindre ce que nous devrions attendre de notre régénération. L'auteur *dixit*. Et *dixit* aussi l'avoir façonné, selon le conseil de Silverhielm, plutôt comme une exhortation et un sermon que comme un enseignement, quoiqu'il y ait, Saint-Martin le concède à Kirchberger, "par-ci par-là quelque chose à prendre".

Le même auteur se félicitait, en son particulier, de toujours avoir moins écrit et publié pour instruire que pour exhorter et pour préserver. Il n'empêche que le *Nouvel Homme*, parmi tous les livres du *Philosophe* inconnu, ne soit le plus pratique.

L'auteur, cependant, semble s'acharner à le minimiser: il prend, pour l'occasion, son genre exhortatif en mauvaise part, comme dessus, après avoir traité sa copie de "brouillon", et il l'assomme du terme le plus inadéquat: une "bagatelle". Mais le mobile de Saint-Martin discrédite son jugement; au moins il en atténue la sévérité. Nonobstant la méconnaissance littéraire de Böhme, qui humiliait l'auteur, le *Nouvel Homme* est, à mes

yeux, le meilleur livre de Saint-Martin. Il préserve, comme par incidence, il exhorte expressément, mais il ne prêche que l'oeuvre, le grand oeuvre. Il le prêche, il y exhorte tant et si bien qu'il en provoque - sus au coeur qui sent et qui sait! qui désire et qui veut! - la réalisation: voici un manuel instrumental.

RÉVELATION ET TRADITION CHRÉTIENNES

L'*homo novus* est, dans la langue de Cicéron, celui dont on ne sait rien; les deux mots joints peuvent former une injure: *Ecce homo*, ou presque, au premier degré, c'est-à-dire au deuxième chronologiquement, et sur le plan social. Le christianisme, plutôt que l'homme extérieur, considère l'homme intérieur. Mais où en est donc celui-ci! Où est-il donc? *Ecce homo*, celui qu'on ne connaît que trop! L'homme intérieur doit donc advenir.

Pour Cicéron, *religio* signifie la célébration minutieuse et grave d'un culte rituel; mais une relation personnelle au Dieu unique, qui est amour, s'ancre au coeur de la religion chrétienne, en mon propre coeur et au

sien. (Dans l'antiquité, les mystères gratifiaient la personne et le mysticisme avait la faveur du mystérieux.) Alors le rapport s'inverse.

L'homme sous nos yeux est celui qu'on ne connaît que trop, et de manière si désavantageuse que seules nous serviront les suites de cette connaissance, ses implications assumées; voire que nulle démarche ne nous est, au départ, si avantageuse: il faut aller d'un *Ecce homo* à l'autre. Se régénérer avec la grâce de Dieu. La réconciliation d'abord pour chacun qui en est capable, puis la réintégration pour tous, et même pour tout.

Jaillissent, primordiaux, naguère empêchés, la racine, le centre, la source, avec leur activité deux fois essentielle. Déjà chez Plotin sans doute; mais le néoplatonisme chrétien, et aussi bien juif et islamique, en personnalise l'essence et l'activité inhérente. (Telle est même la condition d'un quelconque néo-platonisme qui se concilie vraiment avec l'une ou l'autre des trois religions issues d'Abraham. Encore, leur personnalisme intrinsèque les exonère-t-il de recourir à quelque apport nécessaire, philosophique par exemple,

afin de percevoir et pratiquer que la personne, interpersonnelle par nature, suppose la vie dans l'intimité.)

"Il faut que vous naissiez", dit Jésus, cité et peut-être traduit en grec par l'évangile de Jean, "anóthen", c'est-à-dire à la fois "de nouveau" et "d'en-haut". Par un baptême d'eau et d'esprit; et encore: Naissiez de l'Esprit.

Cette seconde naissance s'articule entre la première, qu'elle dote de sens, et la troisième, qui suit la mort, ou bien - c'est affaire de point de vue - en quoi consiste la mort, désormais vaincue par le sens comme la première en a été sublimée. Toute âme, en effet, goûtera la mort du corps, mais chaque homme y survivra, soit dans une veille de paix et de félicité, soit au travers d'épreuves purificatrices, soit au fond d'un sommeil plein d'espoir, avant la résurrection finale et générale. Mais cette apocatastase n'aurait temps ni lieu si Jésus-Christ n'était ressuscité. La résurrection s'opère, comme le reste du bien, par lui, avec lui et en lui. En sa vertu, à son image et par assimilation. Comme la deuxième naissance, qui anticipe la troisième.

Ezéchiél, prophète des ossements que l'esprit rassemble, revêt de chair et anime, ne figure-t-il pas le nouvel homme, quand il évoque l'homme dont l'Eternel renouvelle l'esprit et le coeur? Dans le judaïsme tardif, le prosélyte devient un nouveau-né par le baptême; chaque baptisé devient Israël dont Dieu fit son aîné, lors de la sortie d'Egypte, et Pharaon le sut de Moïse avant personne.

Mais, là et plus encore dans le christianisme, le baptême n'est pas un rite magique qui transformerait la nature humaine, ni davantage une métaphore. C'est un rite d'initiation, symbolique et efficace (comme si tous les vrais symboles n'étaient dotés d'efficacité!). Il passe, dans le Nouveau Testament, pour circoncision d'un autre type, sceau, bain de régénération, nouvelle naissance. Des enseignements théoriques et pratiques le concernent et il comporte une expérience de vie, vécue, vivante, vivifiante, vitale: la conversion - pénitence et réorientation - démarre la vie nouvelle d'un homme nouveau, d'un autre Christ. (La nature, non pas le sens, du baptême primitif en chrétienté est l'un des facteurs du problème de l'éso-

térisme chrétien aux quatre premiers siècles; oublié, surtout en Occident, plusieurs centaines d'années durant, cet ésotérisme, ce problème, ce baptême ressurgit aujourd'hui, en osmose avec la gnose et les gnosticismes redécouverts.)

Tout le secret gît dans cette assimilation que l'imitation induit.

Or, le docteur originel de la nouvelle naissance selon le christianisme est l'Apôtre, Paul de Tarse. (Le problème tout à l'heure allégué s'illustre dans la relation tripartite entre le gnosticisme de Paul, les gnosticismes qu'il combat et les gnosticismes qui, contre la Grande Eglise, prétendront se réclamer de lui.)

Avec Paul, voyons grand, voyons universel: l'oeuvre de rédemption est un grand renouvellement, un renouvellement universel. Saint Paul eût-il repoussé "Réparateur", qui est usuel chez Martinès et chez Saint-Martin à sa suite pour désigner Jésus-Christ? La nouvelle création, qu'Ezéchiel avait prophétisée, entre plusieurs élus d'Israël, s'organise: d'abord une rénovation de l'homme et, à travers lui, sera renouvelé le monde. Le Christ, nouvel Adam, donne la vie à ses fils, à ses frères. Par Adam, chef de l'humanité déchue, l'homme ancien était esclave du péché, il fut condamné à être crucifié avec le Christ; l'homme nouveau est l'homme

renové dans le Christ, ressuscité, libéré. Chaque chrétien, de par sa régénération, peut être appelé l'ouvrage de Dieu. "Si quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle, l'être ancien a disparu, un être nouveau est là." La nouvelle naissance a moyen le baptême - quel baptême? -, le bain de régénération, en tout cas, et la rénovation en l'Esprit-Saint, mais aussi frappe la parole de vérité.

Dépouillons donc le vieil homme et habillons-nous de l'homme nouveau, qui a été créé selon Dieu; dépouillons le vieil homme avec ses mauvaises moeurs, vivons une vie nouvelle, à l'instar du Christ, image parfaite de Dieu pour le moins. Le vieil homme était psychique, le nouvel homme sera spirituel. Un événement charnel est réputé naissance, la vraie naissance, réputée renaissance, est en esprit, et tout s'ensuit.

Restaurer l'image du Créateur, c'est revêtir le Christ. La renaissance dont découle une vie nouvelle, est l'oeuvre de l'esprit: ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'esprit est esprit, rapporte l'évangile de Jean. En l'homme, prolonge Paul, deux hommes se combattent: le vieux et le nou-

veau. Le nouveau doit triompher, c'est le combat de l'esprit contre la chair et contre les puissances néfastes, le combat pour la couronne: le nom de l'homme Christ est le nom de Dieu couronné, il se lit Jésus. Vieil homme, homme sans l'esprit; nouvel homme, homme avec l'esprit.

Conséquences ascétiques et mystiques: "Puisque vous avez dépouillé le vieil homme et revêtu l'homme nouveau, revêtez-vous des entrailles de clémence, de bonté, d'humilité, de douceur, de patience, vous supportant les uns les autres et vous pardonnant réciproquement" ... Je vous supplie, conclut l'Apôtre, d'avoir une conduite digne de la vocation à laquelle vous avez été appelés." Mais la mystique est d'ordre spéculatif en sa perfection. L'imitation de Jésus-Christ mène à participer au mystère de la mort et de la résurrection du Christ, et peut-être même par des extases dérivées de celle de Jésus, descendant à travers les cieux, baptisé dans le Jourdain à cieux ouverts, remontant à travers les cieux. Le but du chrétien, du nouvel homme, est la connaissance parfaite, la gnose accomplie, ou épignôsis.

L'amour n'y défaut, puisque celui de Dieu est le plus haut objet de la connaissance en cause.

La connaissance amoureuse, autrement la mystique spéculative; et l'union à Dieu, par l'identification au Christ, est le but. La gnose progressive ouvre le chemin vers l'épignose : la connaissance renouvelle graduellement dans le nouvel homme l'image du Créateur.

Car la vocation de l'homme était, selon la Genèse, de jouer, image de Dieu, son vicaire sur la terre. L'homme oublia cette vocation. Le Christ y répondra, icône divine et chef d'une humanité nouvelle, homme définitif, vérité de l'homme, homme nouveau par excellence et archétypique.

A la fin des temps, à la fin de la fin des temps (s'il est vrai que les temps, depuis l'Incarnation, sont accomplis), une nouvelle création remplace l'ancienne, de nouveaux cieux couvrent une nouvelle terre, la régénération est partout. Elle correspond à une palingénésie. La palingénésie du microcosme l'aura précédée et l'homme régénéré contribue à ce que tout renaisse ... Mathieu transmet l'assurance, l'Apocalypse dépeint, les Corinthiens sont prêts à partager avec nous l'explication qu'ils ont reçue. Nous voici entrant, en effet, dans la tradition issue du Nouveau Testament et particulièrement de saint Paul. (Pour

mémoire, d'autres épîtres que les lettres de Paul préconisent la renaissance sur le modèle de la résurrection primordiale et par la force de la parole divine.)

"L'homme intérieur en nous se renouvelle de jour en jour", d'après Paul. Le nouvel homme se devrait-il donc imaginer dans l'intérieur? Voyons plutôt l'homme intérieur comme nouvel homme et le nouvel homme comme homme intérieur. La synonymie qui identifie l'intériorité et le renouvellement va mieux ici qu'une métonymie trop limitative de l'une et de l'autre. Et que l'homme extérieur soit par Paul confondu avec le vieil homme, quand il l'oppose à l'homme extérieur, renforce cette exégèse.

L' "homme intérieur" appartient au vocabulaire des Synoptiques, mais Paul lui donne un tour théologique et mystique, auquel l'expression gagnera, creusée, expliquée, une heureuse fortune dans la littérature spirituelle.

Ce n'est pas seulement par préférence à l'animal politique que le christianisme vante l'homme intérieur, s'agissant notamment de l'étrangeté et de la familiarité, mais parce qu'il est, d'après l'Apôtre, antinomique de l'homme charnel.

Dans la littérature grecque et hellénistique, l'homme était psychique, non pas au sens péjoratif de Paul, mais en tant que siège ou manifestation de la conscience morale, par exemple. (Objectivement, l'absence de transcendance ne contraint-elle pas le mot dans l'acception paulinienne, en suffisant à l'empirer?) De même que la religion, dans le christianisme, devient personnelle, et, par conséquent, interpersonnelle, de même l'intérieur y devient spirituel.

Pourvues d'un pareil statut, ces zones les plus hautes, ou les plus profondes, de l'homme intérieur sont inaccessibles si ce n'est au Christ et à l'Esprit, vides, en quelque sorte, quasi inexistantes pour l'homme, sauf la régénération qui amène le nouvel homme à l'existence, par le Christ et l'Esprit. Aussi bien n'est-ce qu'un seul courant parfois dédoublé qui, dans le flot de la mystique chrétienne, élucubre théories et pratiques de l'image divine qu'actualisera l'homme intérieur, théories et pratiques de la grosseur de l'âme. Avec mainte croisée.

Chez Origène, l'homme intérieur siège au sommet de l'âme: lieu du logos particulier à chaque être humain, et lieu, à son extrême, du

noûs capable de l'influence du *pneuma* divin.
"C'est en l'homme intérieur que se tiennent
les vertus, la totalité de l'intelligence
et de la science, que s'opère le renouvellement
de l'image de Dieu." L'homme intérieur
existe, dès qu'apparaît le nouvel homme.

En droit fil d'Origène semble Maître Eckhart; mais le paulinisme platonisant, commun
au plus grand des théologiens chrétiens et à
Augustin, le maître du dominicain rhénan, généralement via Thomas d'Aquin, les rend consanguins. Eckhart, donc: dans l'homme intérieur, le Père engendre le Fils et se rétablit l'image de Dieu; son *esse* est en cause, mais c'est aussi le Dieu-Vérité du Kabyle.

Reconnaître en soi l'image divine, autrement la restaurer (à cette dernière équivalence tient l'orthodoxie d'un gnosticisme), ressembler à Dieu, et le savoir, au titre de commençants, de progressants, enfin de parfaits, constitue, selon Origène, le culte intérieur. Mais le culte intérieur dépend du culte extérieur et vice-versa; ils se commandent mutuellement; les prononcer mutuellement exclusifs relèverait de l'imbécillité ou de l'ignorance.

Factice la distinction de la mystique épi-

thalamique et de la mystique unitaire, trop souvent appuyée. Le Cantique des cantiques met en scène l'union nuptiale du Verbe et de l'âme. Quand l'âme convole, observe par exemple Bernard de Clairvaux, elle devient mère, le Christ naît en elle, et son rôle s'étend au cosmos. Marie fait le type: elle est elle-même la mère des deux fois nés; Marie, on le sait, mère et épouse du Verbe, de Dieu. Spécifions: l'âme, c'est en s'unissant de toutes ses forces à Dieu déjà, en la personne du Verbe dont elle vit et qui la dirige, qu'elle conçoit; c'est de lui qu'elle conçoit ce qu'elle doit lui enfanter. Ainsi la déclarerons-nous légitimement mariée au Verbe.

Si la Vierge Marie intervient, son rapport à la Sagesse, et le nôtre, et notre rapport à Marie, souffrent de trouble, sur ce côté-ci de l'Eglise écartelée, même quand la science des symboles y excelle au siècle roman. Car il manque aux théologies occidentales une sophiologie en règle - Sagesse et Dieu, Sagesse et Verbe -, avec la mariologie et l'anthropologie corollaires. Henri Suso y tendra au plus juste: posant des jalons, bouleversant d'intuitions, il tient le relais entre une mystique médiévale de la Sagesse, qui s'analyse pour partie en philosophie,

et la théosophie ésotérique de la Renaissance, à la théologie d'ailleurs déficiente.

D'ordinaire, et la permanence du thème signifie et console autant que son incomplétude dérange, d'ordinaire, le Ponant se contente de fixer au but le mariage spirituel où l'âme est femme. En symétrie, il advient que Dieu, dans sa volonté d'épouser un homme, prenne la figure féminine de la Miséricorde ou de la Sagesse, tandis que la Vierge se trouve comprise - au titre de Marie appelée, au titre de la Sagesse tue - quand un Hermann Joseph et quelques autres extravagants s'unissent à elle par des épousailles qui débordent, ce semble, la dévotion, dans une mystique de désir sophianique. Oserai-je dire qu'alors nous brûlons? Cas exceptionnel et confirmatif tant à cause de ce qu'il ajoute qu'à cause de ses lacunes: Marine d'Escobar épouse d'abord le Verbe, puis le Saint-Esprit, ce second mariage étant d'importance supérieure; Marie et la Sagesse demeurent dans l'ombre du tableau et entre les lignes du discours.

Le luthéranisme est un eschatologisme. Docteur Martin, en l'espèce, digne héritier du christianisme primitif et des réveils du moyen âge, voire de son temps; digne précurseur de

ses disciples parfois schismatiques qui théoriseront en même temps qu'ils pratiqueront la nouvelle naissance, sans oublier sa conséquence collective, la Nouvelle Jérusalem.

Ce qu'on est accoutumé de nommer le piétisme, aux XVIIe et XVIIIe siècles, comment l'expérience religieuse personnelle qu'il prône - quoi de plus spécifiquement chrétien? - aux protestants ne consisterait-elle pas, d'accord avec l'Ecriture, en la naissance du nouvel homme? Gerhard Testeegen, au bord calviniste, assainit la maternité spirituelle de Madame Guyon. Surtout, au bord des luthériens, Spener enseigne la régénération, et y engage ses ouailles. Il substitue une relation ontologique, lit-on çà et là, à la relation sotériologique de Luther; il y aurait évolution de la justification à la nouvelle naissance. Ce n'est pas si simple ni si tranché. Le piétisme saisit la foi justificante à travers l'expérience individuelle. Celle de la nouvelle naissance. En alla-t-il de façon différente avec Luther lui-même, à ses débuts au moins, quand sa doctrine est sa propre expérience?

Ce retour du piétisme au christianisme primitif, qui culmine en mystique, voire à un Luther bien compris, fut encouragé par l'influence du

spiritualisme, mystique précisément, d'un Schwenkfeld et d'un Hohburg, du puritanisme anglais, Thomas Taylor au premier rang, et de spirituels catholiques romains: Madame Guyon encore, Antoinette Bourignon, Gaston de Renty, avec Pierre Poiret, de leur famille, quoiqu'il ne cessât de se vouloir et de se déclarer protestant. Portons ces noms dans le lignage, mais notons que ceux de ces mystiques qui revendiquèrent leur qualité de papistes, occupent une place marginale, de même que certains se plaisent à reléguer le piétisme.

Sebastian Franck et Gottfried Arnold scrutent la nouvelle naissance, et le dernier, attentif à l'intervention décisive de la Sagesse divine, l'élabore en une sophiologie, que n'avaient ignorée tout à fait ni un Henri Suso, ni un saint Bernard, sans la lettre de Sophia le plus souvent, et, que, dans leur mouvance partielle, un Henri Khunrath avancera en son *Amphithéâtre de l'éternelle sapience*, au point d'avoir, ce m'a-t-il paru, contribué à la formation de la pensée Boehmienne. Jacob Boehme s'imposerait à l'instant présent. Mais c'est Saint-Martin lui-même, son soi-disant disciple - après le *Nouvel Homme*, il est vrai, soi-disant

aussi - qui le convoquera tout à l'heure.

Faute, lors, de traiter Böhme, citons, à ses côtés, et après Franck, Schwenkfeld et Valentin Weigel, Paracelse, surtout, le dominateur, qui récapitule, explique, améliore: tous ces théosophes chrétiens, ces évangélistes, ces luthériens s'occupent beaucoup de renaissance. Parmi les disciples de Böhme, l'Anglais William Law (Saint-Martin utilisera ses traductions du Souabe), fidèle entre tous, dispose son enseignement autour de la régénération individuelle qui s'étendra forcément à l'universalité des êtres. Entendez l'écho que rend Angelus Silesius, de Böhme sans doute, mais encore des Pères grecs, mais encore de la Sainte Ecriture, en parlant comme parlait saint Bernard: "Je", dit le Pèlerin, "je dois être Marie et enfanter Dieu".

Sur la balance du mâle et de la femelle, de l'androgynie et de la vierge, de la génération et de la semence, de la génération de la semence, une admirable page de René Schwaller de Lubicz, se termine avec la naissance, en la Vierge Mère, du Christ qui est la pierre philosophale de l'Ouest (nos marginaux ont souvent connu, directement ou indirectement, l'alchimie). C'est du christianisme à la fois authentique et à

l'état sauvage.

En revanche, la vérité axiale du christianisme, et de la vie, et de l'homme, qui est celle du *Nouvel Homme*, déchoit dans certains penses, ou certains mythes modernes, au point que la valeur et le sens s'inversent, diaboliquement. En voici deux exemples.

L'antipsychiatrie: "La plus ancienne des utopies, celle de l'"homme nouveau", se soutient ici du fantasme humaniste de la rédemption par la connaissance."

Notre second exemple présente une affinité avec le premier, que David Cooper, certes qualifié pour en juger, remarque, et il y insiste, en exaltation. Selon la doctrine de Che Guevara et ce qu'on est bien en droit de nommer ses écoles, le nouvel homme est le révolutionnaire empirique. Un syncrétisme très curieux édifie le concept: chamanisme et vaudou, comme cultes de possession, sont fondus avec la thèse paulinienne, saint Paul étant lui-même lié au mythe d'un christianisme non encore institutionnalisé mais révolutionnaire au sens de Karl Marx et de Lénine, alors que paradoxalement l'ignorance de l'histoire oblitère son caractère possessionnel aussi. Les deux lignes archaïques, d'une vérité éternelle, pleine ici, fragmentaire là, s'intè-

grement, en effet, dans l'illusion présente d'un marxisme perpétuellement renouvelé. Tout y est. Cul par-dessus tête. Sauf la réalité. Il n'est - qui s'en soucie? - que de remettre sur pieds. (Singerie semblable, qui appelle semblable rétablissement, ad- vient en matière d'érotisme - d'amour et de sexualité, et quant à leur connexion -, plus généralement en matière de désir. Mais est-ce chose différente dont parlerait ce chapitre parallèle et complémentaire?)

Le XIXe siècle fournirait maint autre exemple de notre vérité devenue folle ou démoniaque; le XVIIIe aussi: Diderot, avec sa gnose matérialiste et sa matière énergétique, ou Rousseau. Ou la palingénésie de Charles Bonnet. Mais nous frisons de nouveau Saint-Martin, quoique ces vis-à-vis lui soient tous des modernes. Eux déchristianisent l'Occident, lui rejoint le christianisme oriental des origines et de l'orthodoxie.

La doctrine centrale de la nouvelle naissance, en effet, apparaît dans l'Occident chrétien comme fragmentaire ou comme annexe. Dans la mesure où elle risque d'affaiblir le lien ecclésial, l'une de ses composantes s'exténue. Dans la mesure où elle craint d'en-

trer en conflit avec l'institution, elle se condamne à une théologie, même une dogmatique, inaptes, et inaptes quant aux facteurs essentiels de l'engendrement du nouvel homme: l'Esprit et la Sagesse, la divinisation, la liturgie dans son rapport nourricier avec la mystique ... Ces données ésotériques trouveront refuge, souvent elles s'isoleront et se déformeront, dans les chapelles individuelles ou sociales de l'ésotérisme, avant comme après la lettre.

L'Eglise d'Orient les a, au contraire, cultivées, où prospère la spiritualité, fondée en Eglise, du théandrisme.

Irénée, avec son génie, cerna, le plus clairement peut-être, le mode ambigu de l'image divine en l'homme. L'Eternel, selon la Genèse, fit Adam non seulement à son image mais aussi à sa ressemblance. L'image, en bref, subsiste après la chute, immanente à l'homme; la ressemblance est à retrouver, pour la perfection de l'image. La divinisation est à la clef.

Le thème chante le royaume des cieux, le royaume de Dieu, autrement Dieu, à l'intérieur de nous, et que nous trouvons ce royaume en trouvant l'intérieur, en l'instituant

nouvel homme; que le royaume étant celui de l'esprit s'acquiert par l'acquisition de l'esprit qui nous dicte ce mot "Abba", Père, à l'imitation prescrite du Christ. Divinisé, l'homme retrouve son corps de resurrection. La lumière transfigure l'homme et, par lui, le monde.

"Vivre en Christ", pour employer la parole satisfaisante de l'hésychasme. Saint Paul à l'arrière-plan, certes: Ce n'est plus moi qui vis, mais Christ qui vit en moi, quand rien ne me sépare plus de l'amour du Christ, ne me sépare plus du Christ lui-même, puisque c'est à quoi sert l'amour.

Maxime le Confesseur, au VII^e siècle, scrute le lien entre la divinisation et l'Incarnation. Lieu commun assurément, analogue à celui du lien entre notre résurrection, soit *hic et nunc*, soit à la fin universelle des temps, et la Résurrection. Dieu s'est fait homme pour que nous puissions être faits Dieu, avait résumé Irénée. "L'homme devient Dieu, reprend Maxime, autant que Dieu devient homme, l'homme est élevé par des ascensions divines pour autant que Dieu s'est anéanti par son amour des hommes en parvenant sans changement jusqu'aux extrémités de notre nature."

Sophie est participable, selon Grégoire Pala-

mas, qui pose la différence, d'où nulle multiplicité, entre les énergies de Dieu, opérantes, manifestantes, et son essence. Ainsi rend-il compte d'une divinisation de l'homme qui, loin de répondre à un rêve sacrilège, est un fait dont il importe de motiver la possibilité. Le docteur de l'Athos et de Thessalonique admire cette participation à la Sagesse divine dans la lumière thaborique dont les apôtres furent enveloppés sur la montagne de la Transfiguration.

Huit siècles après Maxime, un siècle après Palamas, Nicolas Cabasilas, riche de la tradition, dont voilà deux repères majeurs et où il s'insère, propose une synthèse. L'homme a pour fin de renaître et de ressusciter: il avise lui-même que telle est la leçon des Pères depuis l'âge apostolique et en discerne dans les mystères antiques un aperçu. *Anagénésis*, naissance nouvelle, tel est le nom que Cabasilas élit pour le baptême. Ce sacrement procure, en effet, la restauration virtuelle de la nature d'avant le péché.

Or, le baptême, selon que Jésus l'affirmait à Nicodème, est à la fois d'eau et d'esprit : immersion et chrismation dans le rite sacramentel. Au chrétien d'en accomplir les puissances,

mystique par définition, puisqu'il se nomme, puis se construit comme un autre Christ. *Christianus alter Christus*, disait magnifiquement, bien ailleurs et bien avant, Tertullien. Mystique et liturgique.

La gnose, qui comprend tout le religieux, qu'elle achève, ouvre la méthode. Elle s'épanouit elle-même en épignose (le mot de Paul), qui est saisie immédiate de l'objet contemplé et assimilé autant que possible. Nicolas Cabasilas voit, il montre là l'union de cette connaissance avec l'amour: "Comment s'éprendre de rien sans en connaître préalablement la beauté?" (En écho de la République: les philosophes sont "les amants de la vérité qui cherchent à la contempler".)

Le nouvel homme s'engendre par une illumination transfigurante. La transfiguration, hormis les ravissements, s'accomplit degré après degré. La tradition, en sa version orientale, compare, au sens le plus réaliste, ce progrès à la suite des âges du Christ. Louis-Claude de Saint-Martin aussi.

ET SWEDENBORG?

"Le fond du livre est le panthéisme", dé-

crête Elme Caro. Qui croirait qu'il s'agit du *Nouvel Homme*? Caro omet que la pensée de Dieu, si elle est capable de divinisation, parce qu'elle est capable de Dieu, n'est pas ni ne sera jamais la pensée-Dieu. La distinction vient de Saint-Martin, dans *Ecce homo*, et sur la capacité essentielle de l'homme repose le christianisme. Passons.

Le jugement de l'Agent inconnu n'a pas été conservé, ni sur le *Nouvel Homme* ni sur aucun des précédents du même auteur qu'elle critiqua. Mais, tel que nous connaissons l'Agent, doutons qu'il ait, en ce cas, par exception, surmonté l'antipathie que lui inspirait le *Philosophe inconnu* et accueilli une mystique formellement étrangère à la mystagogie coën dont la chanoinesse automatiste était imbue.

Toujours attentive aux intrigues supposées de ses jésuites imaginaires, la *Berlinische Monatsschrift* dénonce, en avril 1794, le *Nouvel Homme* comme issu d'une manoeuvre de la Compagnie destinée à embrouiller dans un "non-sens mystique" les esprits que la Révolution désarçonne, afin de se placer. Ce "curieux livre", ce "digne pendant au fameux *des Erreurs et de la vérité*" ne met-il pas "une langue similaire" au service d'"âneries"?

Quelques extraits le vérifient. Pour comble, c'est le Cercle social qui édite! Ainsi "la propagande des jacobins est en même temps la propagande du swedenborgisme. Etrange, trois fois étrange!!!" Mais piquant, pour nous, que la revue prussienne, dont les délires ne surprennent plus, particularise la *Schwärmerei* de Saint-Martin (dont le nom n'est pas cité) en doctrine de la Nouvelle Eglise. Puisque Saint-Martin relève lui-même la démarche déterminante de Silverhielm à l'origine du livre, Jacques Matter s'interroge sur l'influence de Swedenborg dans le *Nouvel Homme*. "Quelques points de vue fondamentaux" du livre lui paraissent en attester. Ils n'ont rien de probant, et pour cause: Saint-Martin considère d'habitude Swedenborg avec une bienveillance assez condescendante et se méfie de ses visions et révélations. Il exigeait un spirituel plus pur et plus sûr, celui de l'âme. Venons au livre en regard de Swedenborg. Le dossier sera vite clos.

D'abord, le *Nouvel Homme* ne reprend, sur aucun point, aucune thèse spécifique de Swedenborg.

Mais des rencontres étaient inévitables

entre les deux thésophes, au point central de la renaissance, à cause de saint Paul et, quant à Swedenborg, à cause de Luther dont on a vu que, selon son enseignement initial et chez ceux de ses élèves qui s'y tinrent et le cultivèrent le mieux, théorie et pratique s'enracinent dans le vrai mysticisme, radical, du christianisme. Ainsi, pour Swedenborg, l'intérieur, se voulant équivalent de l'interne saint-martinien, réfère au spirituel sans mélange, à l'homme en tant que tel, au nouvel homme où l'homme en tant que tel se reconstitue. Avant que le nouvel homme ne soit conçu, mort au vieil homme!

Silverhielm n'a pu manquer d'accentuer, parce qu'ils l'avaient frappé, à la fois en vertu de leur importance pour son oncle et de leur affinité avec l'illuminisme de ses amis strasbourgeois, le motif de la régénération personnelle et le motif, subordonné dans la pratique mais principal en théorie, de la troisième Eglise, dans une perspective eschatologique où Saint-Martin situera la Révolution française; ces motifs avaient tant, au vrai, frappé Silverhielm qu'il y exhorte Saint-Martin entre autres, et l'exhorte particulièrement à y exhorter par la plume.

On peut aussi supposer, sans plus, que Silverhielm fréquentait alors Böhme, dont Saint-Martin avait tout à apprendre sauf le nom, et encore, et qu'il en étayait la rénovation particulière et générale qui inspire saint Paul, la tradition chrétienne sans partage, Luther et, au premier rang des luthériens, Swedenborg et Böhme lui-même, Saint-Martin enfin, surtout après l'intervention de Silverhielm et, par son truchement, de Swedenborg. Mais non pas du swedenborgisme. Es qualités doctrinales, Swedenborg est hors de cause.

LE MARTINISME EN SON PLEIN

Ecce homo: "une pensée de Dieu". *Le Nouvel Homme*: "l'âme de l'homme est une pensée du Dieu des êtres". A la fin de ses *Réflexions sur le magnétisme*, Saint-Martin confie: "J'ai appris, il n'y a pas longtemps, que l'homme est une pensée du Seigneur". C'était en 1784. On s'étonne presque. Dieu émane le monde, cela remonte à Martines. Mais il fallait que la révélation devînt privée et que fût donc éprouvée, en même temps, la réalité

mystique qu'elle énonce. Qu'ainsi le théosophe connût et comprît la pensée, avec la parole et l'opération corrélatives, selon Martines encore; la pensée de Dieu qu'est l'homme, la pensée-Dieu qu'il n'est pas, mais à laquelle tout renvoie. De même pour les paroles et pour les opérations. D'une théurgie l'autre, au bout du compte: cérémonielle, puis interne. Mais toujours l'Ange et les anges intervenant.

Rien de plus sot, donc, que de croire voir dans le *Nouvel Homme*, "le reniement de l'oeuvre antérieure de Saint-Martin". Sed contra: le *Nouvel Homme* est "à peu de chose près, le véritable miroir de toute sa philosophie". Le second universitaire a raison. Il est vrai qu'il était alsacien, protestant et petit fils de Salzmann: Jacques Matter, en deux mots.

La légèreté d'Arthur E. Waite, en revanche, surprend. Cet occultiste, ce dévôt, ce théosophe, lui aussi, décrit, à juste titre - comment échapper à l'évidence? -, le *Nouvel Homme* comme "un commentaire mystique des récits évangéliques". Il convient avec Saint-Martin, et toute la théosophie chrétienne, que la Bible entière, Ancien et Nouveau Testament, est pour l'homme, et que l'homme est sa meilleure traduction: exotérisme et ésotérisme, dirait-on presque. Joseph de Maistre,

au début de 1793, confrontait le *Nouvel Homme* avec l'Apocalypse, Nahum et Isaïe ...

Mais Waite ne va pas jusqu'au fond du christianisme ésotérique, quand, tout en concédant que l'âme entretient un rapport symbolique avec Marie, le genre de l'ouvrage lui échappe. Il s'étonne: comment l'Evangile, au premier chef, pourrait-il retracer l'histoire d'une âme? De pareils livres de piété valent peu à ses yeux, et ce serait là l'un des moindres ouvrages de Saint-Martin: une "bagatelle", ce mot le leurre, il y mord.

Pourtant, si le *Nouvel Homme* présente la plus grande difficulté (l'obscurité des *Erreurs et de la vérité* reste superficielle), c'est non seulement le plus méconnu des livres du théosophe méconnu, traité de la vie intérieure d'un genre, en effet, délaissé en Occident moderne, qui s'est écarté de l'orthopraxie chrétienne, en même temps que de l'orthodoxie, ésotérisme inclus; c'est, par cette raison même, le compendium et le guide promis naguère, quasiment inouï en cette ère de confusion. (Aussi le préféré-je.)

Le constat s'impose, et l'auteur invite à porter des yeux intelligents sur tous ces faits que le Réparateur a présentés à ta pensée. Com-

mencer avec le précurseur et terminer avec l'Apocalypse: annonce, conception, gestation, naissance, puberté, baptême, retraite au désert et ses trois tentations, noces de Cana, tous miracles de toutes sortes, toutes paraboles, les deux péricopes privilégiées de Pierre-Céphas et de Lazare, passion, résurrection, le Paraclet promis et venu. Ces événements que les évangélistes rapportent se succèdent, à feuilleter le livre, à en parcourir la table ci-après, factice mais obligatoire. Le Christ sert le modèle du nouvel homme, à la fois homme lui-même et Dieu inséparable du Père et de l'Esprit-Saint. Et le modèle est agent, l'Agent.

Quelle est donc l'affaire du nouvel homme, la grande affaire de l'homme? Sortir de l'esclavage et des ténèbres vers la joie. Or, le problème n'admet qu'une solution et l'oeuvre du nouvel homme, dit Saint-Martin, l'oeuvre de l'homme de désir, dont le renouvellement s'inaugure avec la concentration du désir, l'oeuvre du nouvel homme est de se régénérer dans la vie divine qui est l'amour et la lumière. (Autre façon de dire, celle d'Irénée de Lyon: la ressemblance acquise réalise l'image innée.) Car le coeur est le ciel de

mencer avec le précurseur et terminer avec l'Apocalypse: annonciation, conception, gestation, naissance, puberté, baptême, retraite au désert et ses trois tentations, noces de Cana, tous miracles de toutes sortes, toutes paraboles, les deux péricopes privilégiées de Pierre-Céphas et de Lazare, passion, résurrection, le Paraclet promis et venu. Ces événements que les évangélistes rapportent se succèdent, à feuilleter le livre, à en parcourir la table ci-après, factice mais obligatoire. Le Christ sert le modèle du nouvel homme, à la fois homme lui-même et Dieu inséparable du Père et de l'Esprit-Saint. Et le modèle est agent, l'Agent.

Quelle est donc l'affaire du nouvel homme, la grande affaire de l'homme? Sortir de l'esclavage et des ténèbres vers la joie. Or, le problème n'admet qu'une solution et l'oeuvre du nouvel homme, dit Saint-Martin, l'oeuvre de l'homme de désir, dont le renouvellement s'inaugure avec la concentration du désir, l'oeuvre du nouvel homme est de se régénérer dans la vie divine qui est l'amour et la lumière. (Autre façon de dire, celle d'Irénée de Lyon: la ressemblance acquise réalise l'image innée.) Car le coeur est le ciel de

l'homme, et son âme en est le Dieu. Ou tels ils ont vocation à devenir.

Dieu est un être effectif et il veut l'effectivité. La volonté, essence de l'activité, est primordiale en Dieu et en l'homme, à son image et sa ressemblance. Aussi, le Verbe divin, quand il régénère et ressuscite celui qui copie sa régénération et sa résurrection, ne saurait produire un simple effet sentimental, et même une émotion de cette espèce retarde ou déroute. Encore moins, la naissance et la vie du nouvel homme supporterait une interprétation figurative. Cette oeuvre-là est vive. Tout notre être spirituel et corporel en éprouve physiquement - il y a une physique supérieure et une physique inférieure - la sensation, puisque cette parole est la vie et l'activité. Le passage de la mort à la vie s'entend au pied de la lettre. La pensée de Dieu, s'agissant de l'homme, est d'en faire aussi sa parole et son opération. Dieu parle et opère l'homme qu'il a pensé, l'homme pensera, parlera et opérera Dieu.

Terrible est l'opération de Dieu, mais que faire sinon d'ouvrir notre être à ce puissant médecin? L'ami demeure en nous, faisons place à l'esprit, en accomplissant l'unité de nos désirs. Le nouvel homme sera l'enfant chéri de l'esprit

et nous sentirons Dieu engendrer notre âme dans notre coeur. Le coeur est la région que la Divinité a choisie pour son lieu de repos, elle ne demande qu'à venir l'habiter. Le nouvel homme est le fils de Dieu, parce que le Fils de Dieu fut le premier nouvel homme et qu'il est le nouvel homme.

Toutes les puissances d'en-haut sont requises à coopérer: point de nouvel homme avant qu'elles ne se soient rassemblées, concentrées et qu'elles se soient résolues à prononcer hautement sur l'homme de désir, leur nom.

Mais l'aide de notre ami, de notre bon compagnon, de l'ange gardien, parlons vulgaire, apporte une aide décisive. Lui-même n'a pas d'autre canal, pour recevoir Dieu, que l'homme. Son intérêt coïncide donc avec le nôtre et, tout heureux d'obtenir l'accès à la lumière, il travaille en nous avec tant de constance qu'il y développe le nouvel homme. Précurseur venu dans la douleur et né des femmes, le nouvel homme advient grâce à lui et c'est dans la joie, engendré de l'esprit et de l'amour. Ça, s'insinue un grand mystère qui tient réellement au *mysterium magnum*, selon Böhme (Saint-Martin sait la chose, il ignore encore le nom), et qui en tient par analogie.

Le Christ ne laisse pas d'être le Réparateur,

et tel est même son titre distinctif. Saint-Martin le lui gardera, à l'école de Martines. Notre modèle est divin, de déité et non pas seulement de divinité: voilà pourquoi il est modèle, et pourquoi il rend capable de s'y conformer. Les fils de Dieu participent au Fils de Dieu, et à Dieu par son Fils auquel ils se sont identifiés, et qui est Dieu. Or, le Fils qui est Dieu est ange aussi, l'Ange du grand conseil. Un jeu subtil et merveilleux de correspondances s'établit; il fonctionne entre Dieu, et son Fils unique, et les anges, dont tant son Fils unique que le bon compagnon de chaque homme, et l'homme qui renaîtra fils de Dieu. La théurgie intérieure maintient la hiérarchie des esprits. Mais l'Agent passe infiniment les classes sans s'aliéner d'aucune.

Pour Saint-Martin, Dieu est le Réparateur, et le Christ est Dieu - le répètera-t-on jamais assez? Le nouvel homme est un autre Nouvel Homme. De l'imitation de Jésus-Christ, qui sied au théosophe et aux apprentis théosophes, laissons les étapes à parcourir pourvues chacune de leur signification mystagogique. Ailleurs, l'inventaire logique des passages scripturaires, qui suit le déroulement

de la vie de Jésus. (Ailleurs aussi, la table de cette Bible commentée par Saint-Martin que l'homme de désir pourrait méditer, en concurrence des dix prières composées par le *Philosophe inconnu*; en connexion d'une cosmosophie, dont les nombres sont la clef et les détails les serrures.)

La voie de Saint-Martin exigeait que fussent décrits son début et sa fin renfermés dans le titre, non moins que la voie elle-même: le nouvel homme. Cette marche conduit donc à expliquer la tradition par la loi, la lettre par l'esprit et l'esprit par la volonté du suprême auteur des choses. Prenons garde: la tradition signifie, en l'occurrence, l'enseignement reçu qui s'opposerait à l'exercice et à ses fruits, à la loi expérimentale, autrement la loi. Mais Saint-Martin ne rallie-t-il pas l'authentique tradition chrétienne, sa doctrine et son expérience, conjointes à l'ascèse, à la mystique nuptiale et à la mystique de l'unité, à la divinisation?

MARTINISME ET CHRISTIANISME

L'Occident a dévié le christianisme. (Honte à qui prétend que le christianisme et le judaïsme

antécédent ont dévié l'Occident!) Peu à peu, puis à grands coups pendant la Renaissance, et qu'en réaction s'affirme alors la première synthèse moderne de l'ésotérisme, ainsi davantage confiné.

Les Eglises issues de la Réforme cantonnent, comme de soi, les fruits d'une gnose dont son premier effort avait cultivé les germes. Après la condamnation de Fénelon, les mystiques se taisent en domaine papiste et, peut-être, ils se raréfient. (Il y a du gnostique chez Fénelon.)

Le XVIIIe siècle religieux, plus exactement théologique, se caractérise, aux yeux perspicaces de Karl Barth, par une tentative, ou plutôt, dit-il, un début de tentative d'individualiser, ou d'intérioriser le christianisme. On doit discerner dans cet essai l'obscurité d'une intention qui aboutit d'une part à l'individualisme athée, d'autre part au mysticisme, et quelquefois à une mystique spéculative. Dans le cas du piétisme, par exemple, le credo et l'Eglise sont dépréciés, ou, au moins, leur primauté abolie, et la sève de la spéculation s'appauvrit.

Saint-Martin essaye cette faiblesse, en intériorisant à l'extrême la religion, sans référence positive à l'institution. Mais il a intériorisé en même temps la théurgie et ce rattachement, de

deux manières successives, à des éléments archaïques, l'approchent du véritable esotérisme, sans toutefois parfaire sa théologie. D'où la richesse doctrinale et la précision ascétique de la réintégration, que conditionne la régénération, mais aussi une coupure d'avec la base que ne compense pas le court-circuit de la lumière et de la voix intérieures, au hasard du désir fou. Saint-Martin n'échappe pas non plus tout à fait au brouillard. Ainsi sa doctrine formulée déçoit.

"Nous ne pouvons nous lire que dans Dieu lui-même et nous comprendre que dans sa propre splendeur." L'épigraphie du *Nouvel Homme* tirée par Saint-Martin, à l'accoutumée, du livre précédent, *Ecce homo*, traduit Hippolyte, par exemple: "Le début de l'achèvement est la connaissance de l'homme, la connaissance de Dieu est l'achèvement complètement réalisé." Avec ce traité, ce manuel, Saint-Martin afflue bien à la grande tradition.

La distinction, qui tourne parfois à l'antinomie, du psychique et du spirituel est son leitmotiv, de même que la sainte analogie entre Dieu et l'âme. (Le vocabulaire saint-martinien flotte: esprit et âme s'interchangent, le contexte levant l'équivoque.)

Le thème de la grossesse de l'âme s'illustre en une imitation de Jésus-Christ, aux effets métaphysiques et mystiques. Saint-Martin voit et montre que toute l'affaire tourne autour de la notion d'image de Dieu et il n'en échoue pas à tenir l'équilibre entre l'immanence et la transcendance: pensée de Dieu (je souligne ce que Saint-Martin souligne) et déification. Et quoi de plus traditionnel que le bruit omniprésent des ailes des anges ...

Quant au credo, Saint-Martin nous tranquillise. La connaissance qu'il enseigne et recherche est la gnose qui fait la foi supérieure, quand elle la couronne, à la foi nue. Par cette gnose le théosophe travaille à comprendre les mystères auxquels sa foi adhère : l'Incarnation, la Rédemption, la Résurrection, au sens orthodoxe, semble-t-il.

Jésus est le Christ et, en imitant Jésus, je deviens le Christ, grâce au Christ, à l'endroit de Dieu, à l'endroit des hommes. Christ vaut synonyme de Fils. Le nouvel homme, le Fils de Dieu, est là où se trouve le Réparateur et la présence du Réparateur parmi les siens suffit à les préserver. C'est vrai du Christ qui fut Jésus pour chaque nouvel homme. C'est vrai de chaque imitateur de Jésus-Christ pour les

tristes rejetons de la postérité humaine Il en est non seulement solidaire en qualité l'homme, mais l'apôtre, le médecin, le roi, le prêtre. (Que l'association humaine ne lui reconnait-elle officiellement ces titres et ces offices!)

L'oeuvre du nouvel homme culmine dans l'oeuvre du sang; elle s'ensource et se ressource dans le sang qui véhicule l'âme, et dans le sang qui véhicule l'esprit; l'oeuvre de vie par excellence. Le sang du corps et le sang de l'esprit versés par le Christ nous mettent, en effet, à portée de rentrer par lui dans notre état naturel et primitif; la plus belle fonction de ce prophète, et plus que prophète, a été de rendre notre sang efficace et de nous donner par là une seconde vie après celle que nous avons perdue.

"Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême en sa mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts pour la gloire du Père, de même nous aussi nous marchions en nouveauté de vie. En effet, si nous sommes devenus une même plante avec lui par la conformité à sa mort, nous le serons aussi par la conformité à sa résurrection." Péricope de Paul.

"C'est pourquoi le nouvel homme n'aurait pas

été régénéré si le Réparateur ne s'était pas fait homme, parce que sans cela les voies de notre sang n'auraient jamais été ouvertes, et ce sang n'aurait jamais pu couler, malgré la mort corporelle que nous subissons tous les jours, et malgré tous les massacres de la terre. C'est aussi par ce moyen qu'il a fait de l'âme des hommes un agneau pascal semblable à lui, et que cet agneau doit être immolé dans chacun d'eux, pour en faire autant de nouveaux hommes, comme il a dû être immolé lui-même pour le renouvellement, et la régénération de toute l'espèce humaine." Herméneutique de Saint-Martin.

Il a fallu que Dieu se fît homme pour que l'homme pût devenir Dieu et la passion du Seigneur Christ a séparé le pur de l'impur, annulé l'héritage du péché originel et rendu notre sang efficace, ô vertu unique du sacrifice. Le sang du Réparateur est comme une mer abondante qui enveloppe tout l'univers.

Entre dans le jeu le Saint-Esprit. Que de ses avatars! L'Esprit-Dieu et l'esprit de l'homme, le Consolateur et le bon compagnon dans l'homme, avec son âme et son esprit, l'esprit sous la forme de tous membres des cohortes cé-

lestes et surcélestes, dont relèvent aussi, de quelque façon, l'homme et le Christ. Entre dans la danse le Saint-Esprit; plutôt est-il temps de l'introduire. Car, si sa mention était réservée, il tenait son rôle. Déjà, j'esprit est le miroir dans lequel nous devons nous regarder sans cesse. Puis, le nouveau consolateur qui nous est annoncé est celui-là même qui nous est désigné dans le nouvel homme. Enfin, tout ce qui est en nous admire que le consolateur est dans son père, que tout ce qui est en nous est dans ce consolateur, et que ce consolateur est dans tout ce qui est en nous. Imité Jésus, faites place à l'esprit et renaissiez. Naissiez, nouvel homme.

L'âme de l'homme nourrit son propre fils. Mais comment nourrir sans avoir conçu? S'il ne naissait pas un fils en nous, jamais notre être ne serait ni connu ni manifesté, et tous les êtres de désir qui s'élèvent en nous n'atteindraient jamais jusqu'à notre être fondamental et constitutif sans l'intermède de ce fils qui doit naître en nous, si nous voulons que l'harmonie universelle s'y rétablisse.

L'homme ressuscité devient lumière en manifestant le principe vivant qui souhaite la lui

procurer et la faire passer dans son coeur. Ainsi, l'homme peut se réjouir, non pas se glorifier. Enfin, l'ange gardien est comblé, qui s'attache à nous par l'effet de sa charité naturelle mais aussi par le besoin d'augmenter son bonheur. Et Dieu vient percer de plus en plus avant dans le coeur des hommes pour étendre sa gloire, sa vie et sa puissance, et pour remplir l'ange qui le désire si ardemment. Or, Dieu est esprit, et l'esprit se divinise et Dieu se spiritualise, afin que parvienne la région divine à notre ange. Ce moment de l'opération, corollaire de notre régénération qui en profite, ne peut être ni gazé ni sauté sans mutiler le système et, par conséquent, arrêter la marche.

Sang et esprit. Le sang divin pour l'expiation et pour l'immortalité, c'est doctrine saine et ordinaire. Mais, chez Saint-Martin, la pneumatologie semble, ici, exceptionnellement honorée et cultivée, très voisine de la pneumatologie orientale. La conception qu'il professe et applique de la Sainte-Trinité est fort orthodoxe aussi, sauf que Saint-Martin défend le Filioque en ignorance de cause, et sa pneumatologie y perd.

Du sang spirituel et matériel, du sang cor-

porel pour l'abolition du péché, et du sang spirituel répandu pour la régénération spirituelle, s'agissant du Christ Jésus, s'agissant des autres Christs, la Cène offre "l'annonce" - le mot est de Saint-Martin; mais est-ce le type ou la préfiguration réelle, la concrétisation anticipée et répétable? En intériorisant la religion, Saint-Martin méconnaît la nature du sacrement chrétien.

Du sacrement de l'eucharistie. Mais aussi du baptême, qui se compose avec le sacrifice - tant au Golgotha qu'à la Cène - et avec la régénération. On ressasse que, grâce au baptême, l'homme naît, ou renaît, dans la foi. L'expression n'est facile, le fait n'est trait de rhétorique que pour l'ignorant, l'a-gnostique; et celui-ci peut être un gnostique à la foi incomplète ou fragile. Pour le coup, et à propos de la Cène, ne serait-ce pas Saint-Martin qui s'enfermerait dans l'acception métaphorique d'un vocabulaire de la plus véridique crudité? Nicolas Cabasilas nomme bien le baptême une *anagénésis* et la renaissance par l'immersion dans l'eau est indissociable, constate-t-il, de la venue du Saint-Esprit, lors de l'onction qui prépare, puis de celle qui confirme.

"L'unité ne se trouve guère dans les associations; elle ne se trouve que dans notre jonction individuelle avec Dieu. Ce n'est qu'après qu'elle est faite que nous nous trouvons naturellement les frères les uns des autres." Saint-Martin range, il a rangé d'habitude (car son ecclésiologie varia) l'Eglise parmi ces associations. L'Eglise intérieure, comme dans le cas du piétisme, supplante l'Eglise visible. L'opération interne dévalorise les sacrements. Pourtant, l'Eglise n'est intérieure qu'au dedans de l'Eglise apostolique, fondée par le Christ, et les sacrements, signes sensibles de la grâce, agissent sur le plus intime. La vie mystique est une vie liturgique parce que c'est une vie mystagogique, la vraie mystique étant théosophie, dans sa liaison à la gnose.

Saint-Martin n'a pas retrouvé l'intégrité de la tradition exo-ésotérique du christianisme, quoique nombre de ses apparentes singularités correspondent à l'enseignement de l'Eglise orientale, orthodoxe par excellence. Peut-être déjà à cause de sa très mince connaissance des Grecs chrétiens, anciens et contemporains ...

Est-ce à dire que l'Eglise orientale a tout gardé de l'ésotérisme chrétien? Rien n'est moins

sûr. Saint-Martin, qui puisa, par l'intermédiaire de Martines à des sources judéo-chrétiennes, pourrait bien contribuer à ce que l'intelligence du nouvel homme et de son engendrement et de son ministère ne restât ni métaphorique certes, ni religieuse seulement, j'entends exotérique, au sens étroit, ou partiellement ésotérique, mais à plein théosophique. Aux plus instruits, pourvu qu'ils soient ses congénères, Saint-Martin apporte un supplément de science, utile à l'action, sur un bel exemple de désir entretenu.

Mais voici: de nouveau et en - deça peut-être de la doctrine et de l'expérience saint-martiniennes, ressurgit la théologie orientale: point de christologie ni de pneumatologie sans une sophiologie. Or, Martines se souciait de la Sagesse, hébraïque et chrétienne sinon hellénique, voire christianisée, plus encore qu'on ne l'imagine. Saint-Martin a reçu, il a réfléchi-là dessus, il a élaboré, il a éprouvé. Enfin, Jacob Böhme vint, et grandit et s'éclaira l'amour de Saint-Martin pour Sophie. L'homme qui a pouvoir de dépasser le Christ ne l'aurait-il pas de dépasser l'Eglise en sa contingence? Saint-Martin, quoiqu'il nous frustre malgré lui d'une ecclésiologie systématique, est capable de soutenir les

fidèles en quête d'une Sagesse qu'en Orient l'on identifie mieux qu'en Occident, quelques-uns, dont Böhme, exceptés: sous le couvert d'une psychologie mystique, il nous initie à la pneumatologie théosophique, et tout est là, dans la pneumatosophie. Saint-Martin avant comme après Böhme. Quant au *Nouvel Homme*, c'est avant Böhme.

NOSTALGIE DE JACOB BOEHME

Au secret livré dans l'*Homme de désir* - que Satan a besoin des hommes - correspond celui du *Nouvel Homme* : chaque ange a besoin de l'homme confié à sa garde. Ce second secret, capital en fait, a saisi Kirchberger au cours de sa lecture. Mais Jacob Böhme, demande-t-il en 1796, pourrait-il être appelé à la rescousse? Ou bien "l'aurait-il ignorée", cette communication, ce secret, "ou a-t-il transporté les offices de l'esprit aux fonctions de Sophia?"

C'est alors que Saint-Martin, en réponse, qualifie le *Nouvel Homme* "une bagatelle"; il renvoie aux lignes de 1792 où il annonçait la prochaine sortie du livre et il ajoute: "Je ne connais cependant rien dans B. qui exprime positivement la

communication dont vous me parlez, page 6, ligne dernière. Je ne crois pas pour cela qu'il l'eût condamnée, mais sa grande idée de la voie exclusive de la régénération, et de notre renaissance dans la source du second principe, l'a tenu souvent au-dessus de quelques vérités secondaires et plus rapprochées du commun état des hommes. D'ailleurs, si la Divinité ne demande qu'à reposer sa tête en nous, et qu'elle ait la douleur de n'y pouvoir atteindre (ce qui est, je crois, le vrai sens de l'Evangile), il ne serait pas étonnant que les esprits fussent dans le même cas: la seule différence c'est que l'un ne nous cherche que pour nous apporter sa lumière, et les autres pour l'y venir chercher; mais il n'y a pas moins souffrance et désir de chaque côté. Enfin, B. nous dit que l'univers n'existe que pour manifester les merveilles de Dieu, qui, sans cela, n'auraient pas été connues des anges; il dit, en outre, que l'homme devrait être l'ouvreur de ces merveilles; il me semble que c'est parler assez clairement comme nous, puisque les anges doivent attendre que l'homme ouvre."

Kirchberger se rallie au collationnement. Il indique à Saint-Martin une nouvelle référé-

rence pour vérifier que Böhme n'eût sûrement pas condamné la doctrine de l'esprit bon compagnon (mais Kirchberger s'abstient, et pour cause, de l'expression martinésienne); "Voyez dans son *Mysterium magnum*, le commencement de la seconde ligne du n^o 9, ch. VIII." Une idée sienne: le guide angélique aurait pour nom vulgaire "conscience". (Mettons en garde: l'idée doit retenir, mais sous réserve de ne pas réduire l'ange à un fait de psychologie individuelle; c'est, au contraire, l'angélologie qui rend compte de la conscience morale.)

L'exégèse méritait d'être rapportée. Mais ce bref échange entre docteurs met en valeur des faits plus généraux, s'agissant de Saint-Martin et de Böhme, au cas, notamment, non pas exclusivement, du *Nouvel Homme*: rappel d'abord qu'entre la rédaction et la publication du *Nouvel Homme*, l'auteur a étudié Böhme et que cette chronologie minimise, à l'en croire, l'intérêt du *Nouvel Homme*, dont le thème est par excellence boehmien; Saint-Martin, héritier de Martines, condorde avec Böhme, mais Böhme en dit plus, et peut-être en savait-il plus (sauf à propos de vérités qui sont, ou deviennent, dès lors, secondaires aux yeux de Saint-Martin), leur mariage, en toute hypothèse, étant non

seulement licite mais très prometteur; la thèse instauratrice de Böhme confirme Saint-Martin, que la voie interne prime tout; enfin la question spéciale de Kirchberger sous-entend la Sophia.

Le Nouvel Homme "a précisément de grands rapports avec l'objet qui vous intéresse et sur lequel je vous ai exposé ci-dessus mes idées en abrégé." De la première écrite par Saint-Martin à Kirchberger, déjà citée parce que l'auteur y déclare sous presse *Ecce homo* et *le Nouvel Homme*. L'objet consiste en la végétation spirituelle et une remarque de Kirchberger au *Tableau naturel* incite Saint-Martin à le mettre sur le tapis. Ses propres idées, d'un qui a désormais rencontré Böhme et ne le lâchera pas, sont simples et sublimes: l'âme est la terre où le germe se sème et qui doit donc porter les fruits. Paul, à cet égard, manifeste aux Corinthiens la vérité de l'oracle rapporté par Jean: "Personne ne peut voir le royaume de Dieu s'il ne naît de nouveau." Cette renaissance est possible de notre vivant. Le grand jardinier fait le semeur, mais des aides-jardiniers collaborent, l'angélogie gardant ses droits et sa diversité. Quelle est leur nature, comment les discerner? La réponse arrivera toute seule, en temps opportun:

"N'oublions pas la voie douce des progressions."

Avec cet objet, avec ces idées, le *Nouvel Homme* a de grands rapports. Mais il lui manque, comme il manquait à l'auteur, quand il l'écrivit, "la plus grande lumière qui ait paru sur la terre après Celui qui est la lumière même", Jacob Böhme. Sinon, le livre n'eût pas été, ou il eût été différent. Quelles auraient été les modifications, interroge le tenace Kirchberger? Mais Saint-Martin refuse de lui communiquer "les additions ou changements dont je le croirais susceptible, dit-il, depuis que je lis B."

Impossible de fabriquer une version revue et corrigée du *Nouvel Homme*. Mais un passage du *Ministère de l'homme-esprit*, en 1802, après avoir résumé les thèses constantes du *Philosophe inconnu*, énumère les articles nouveaux, jamais contradictoires ni étrangers, que Böhme procurera à l'homme de désir, de même que Saint-Martin les y a découverts avec émerveillement. Il faut lire ou relire cette page et la conserver en mémoire tandis qu'on lira ou qu'on relira le *Nouvel Homme*. Y est imprimé en lettres capitales, vers le milieu: SOPHIE.

Déjà, l'inventaire des addenda böhmiens au saint-martinisme a pour perspective la régénération. Tout en maintenant le conseil de s'en sou-

venir, facilitons l'application des articles aux pages du *Nouvel homme* et esquissons, selon Saint-Martin, au passage référé, mais surtout grâce à Böhme lui-même (qu'il a d'ailleurs fort bien entendu), la renaissance selon le second dont le premier se corrobore et se perfectionne.

Pour Böhme aussi, la grande affaire de l'homme est la régénération. La régénération est le seul salut, dont la vérité libère, du pécheur. Dieu n'étant présent à l'homme qu'en Christ, l'Incarnation, la Rédemption et la Résurrection sont seules aptes à le réhabiliter. La voie qui mène au nouvel homme et que le nouvel homme suivra a nom "christosophie". Elle réalise la régénération, après un combat à l'issue duquel le nouvel homme engloutit l'homme ancien dans la puissance divine. La christosophie est en même temps une sophiosophie, si l'on ose écrire; la christologie de Böhme s'assortit, en effet, d'une sophiologie; la théosophie.

Dieu est trine, il est triple dans son engendrement. Mais à son côté, de même qu'en particulier au côté du Christ: Sophia, Sophie, la Sagesse divine; à côté, ou en face de la Trinité. Car, la Sagesse n'est pas une quatrième per-

sonne, il faut même hésiter à la définir comme un quatrième terme, de crainte que la tentation ne prenne de la situer au rang des trois hypostases; et d'y céder serait blasphème et hérésie. Sophia est une force exhalée par Dieu, c'est le miroir de Dieu. Force, miroir, terme à la rigueur, de nature féminine; compagne de Dieu.

L'homme, intelligent et sensible, est à l'image de Dieu; à cet image, il est androgyne. Le péché originel abolit l'androgynat et la vierge s'envole au ciel. Sophia, qui avait établi l'androgynie la rétablira par sa présence. Le Christ, nouvel Adam, restaure l'image en lui et pour tous les hommes: il est l'exemple et le moyen gracieux d'une réfection de l'humanité. Les fiançailles de l'homme avec Sophie rejointe sont suivies du mariage, et l'oeil intérieur s'ouvre, l'androgynat triomphe.

Placer notre volonté désirante dans la vierge céleste et guider vers elle notre désir, ce sera comme désirer Dieu, la manière idoine de le désirer et de l'atteindre. Car alors, Dieu engrossera l'âme, selon leur désir. La parturiente accouchera du nouvel homme, que Dieu aura engendré en Sophie et en Christ.

Du Nouvel Adam, l'initiation chrétienne prescrit de suivre, étape après étape, l'existence

terrestre: de l'incarnation à l'ascension. Sinon, la vierge Sophia ne se mariera jamais avec l'âme, l'âme ne la connaîtra jamais.

La connaissance salvatrice et libératrice a pour condition, en l'homme, une triple vie. Le seul savoir, en effet, adéquat à la connaissance et à la sensation de Dieu est le savoir qui est en Dieu trois fois vivant.

Saint-Martin, grand imaginaire, a pressenti, dès sa jeunesse, le rôle de l'imagination dans le traitement de notre grande affaire. Böhme le lui précisera et, eût-il pu lui adapter le *Nouvel Homme*, sans doute il aurait dénoncé la maîtresse d'erreur et de fausseté, facteur d'orgueil, dans la déchéance, et exalté la faculté créatrice au service du désir dans les relevailles; sans doute il aurait associé l'imagination plus distinctement au désir de l'homme qui veut concevoir de la Dêité et accueillir le corps nouveau dans le corps ancien.

Mais Saint-Martin aurait-il été, dans le *Nouvel Homme*, jusqu'à user du vocabulaire de l'alchimie? (L'expression "grand oeuvre" figure au chapitre 67, mais elle ne semble pas susceptible d'une exégèse proprement alchimique, du moins selon l'intention de Saint-Martin et alors.) Il l'a moquée, avant de rencontrer Böhme, l'art des souffleurs s'entend;

mais il méconnut aussi la portée du symbolisme alchimique. Une note du *Philosophe inconnu* avait condamné les philosophes hermétiques, ou inconnus, et un chapitre du *Tableau naturel* s'élève contre leur totalitarisme. Mais une autre note intègre l'usage qui a pour Saint-Martin force de loi et que fait Böhme, des mots et des images de la prétendue haute science. Le *Ministère de l'homme-esprit*, en 1802, expressément boehmiste, en emploiera lui-même. Le *Philosophe teutonique* transmue tout. En vrai philosophe inconnu, à la Saint-Martin, c'est-à-dire en théosophe, et en théosophe très conscient.

Jacob Böhme fait parler la Bible, il la vivifie. Saint-Martin aussi, dans le *Nouvel Homme* et un peu au fil de son oeuvre antérieure. On ne voit guère que son respect et sa pénétration de l'Écriture sainte eussent substantiellement bénéficié de la foi droite de Böhme. Mais *l'Esprit des choses* nous surprendra.

En revanche, la doctrine sacramentaire dont Böhme ne se départ pas, aurait pu combler les failles de Saint-Martin. Mais souscrira-t-il, par exemple, quand il traduira le 5^e point de la *Base des six points théosophiques*, où le lien du sacrement de baptême avec la régénération mys-

térique est tenu pour acquis et commenté théosophiquement?

L'homme rené, qui s'originise d'une volonté et dans un projet sérieux par le moyen de l'imagination, demeure dans le repos du Christ et l'union à Sophie. Du moins, cette Sophie-là, clef du système Boehmien que Saint-Martin appréhende comme telle, clef de la régénération que Saint-Martin avait désignée dans une demi-énigme, c'est à Boehme qu'il en devra une notion exacte - et vraie? L'absence de cette notion endommage le *Nouvel Homme* aux yeux de l'auteur, parce qu'elle illuminerait le processus de la naissance en esprit et en vérité, et qu'elle dégagerait la notion corrélatrice d'androgynie.

Pourtant, l'Écriture sainte, l'expérience personnelle, les conseils d'Abadie et de la belle-mère, le judéo-christianisme de Martines dont la théurgie intériorisée recoupera la dimension ontologique de la religion, ont acheminé le *Philosophe inconnu* vers un *Nouvel Homme* qui n'a rien d'une bagatelle. Tout au plus aspire-t-il sans le savoir, à Böhme, pour l'étager. Mais c'est déjà une doctrine de la régénération pour la réintégration.

Kirchberger rappelle, en 1796, à Saint-Martin

une phrase du *Tableau naturel*, p.109, parue 14 ans plus tôt et relative à un autre secret encore: "C'est un des plus grands secrets que l'homme puisse connaître que de ne pas aller à la Sagesse tout de suite, mais de s'occuper longtemps du chemin qui y mène." Commentaire: "Vous comprendrez aisément le vrai sens des mots soulignés." On ne saurait mieux exprimer que la première école du *Philosophe inconnu* engageait, et Saint-Martin la relayait, une sophiologie au sens le plus strict, et particulièrement boehmien du terme, quoique, selon Saint-Martin lui-même, Martines s'en tint dans ses leçons au texte d'une mariologie banale et pas du tout ésotérique. (Sinon elle aurait débouché sur une sophiologie en règle.)

Enfin, si Saint-Martin n'avait pas lu Böhme, ni ne connaissait la lettre de sa doctrine avant le *Nouvel Homme*, le cercle de Salzmann et de Charlotte de Böcklin, et de Silverhielm, à Strasbourg, s'était ouvert à lui depuis peu. On n'y eut, au mieux, que le temps de présenter le *Philosophe teutonique* à Saint-Martin, mais on en était tout imprégné. Conjuguèrent leur influence sur ces boehmistes, Oberlin, ami et voisin, Angelus Silesius, d'autres témoins de la mystique luthérienne, des piétistes ... En 1787,

à Londres, Saint-Martin n'a pas découvert William Law, mais j'ai du mal à croire que tous ses interlocuteurs l'ignorassent. Quelque chose de ce boehmisme ambiant n'aurait-il pas passé, à l'état diffus, dans l'auteur du *Nouvel Homme*? ne l'aurait-il pas encouragé au moins par résonance?

Au demeurant, Saint-Martin ne nie point qu'il n'y ait à prendre *passim* dans notre livre, et si l'ouvrage aurait supporté, après le passage en personne de Böhme, des corrections et des additions, n'est-ce pas que l'ensemble en est assez solide? "Bagatelle"? C'est demi-coquetterie. Mais Saint-Martin partage avec Böhme la persuasion d'une urgence à exhorter et ils y ont répondu l'un et l'autre de toute leur intelligence, de tout leur cœur, de tout leur talent.

VERS LE MINISTERE DE L'HOMME-ESPRIT

De l'*Ecce homo* - l'homme avili - à l'homme de désir, et de l'homme de désir au nouvel homme; mais aussi de l'homme de douleur - *Ecce homo* sacrificiel - au nouvel homme qui croît en homme de désir: la dialectique, humano-divine dialectiquement elle-même, du désir, outre les

besoins, et de la génération, encore régénération, décrit une spirale. Ce vortex attire à soi, d'autant qu'un nouvel homme ressemble au Second Adam, et il émane des énergies surnaturelles aux reflets en cascade à travers les mondes: c'est le ministère de l'homme-esprit.

Quand nous y viendrons, avec le livre, dernier de Saint-Martin, qui porte ces mots en titre, une réflexion nous écherra, dans la foulée de l'*Homme de désir*, sur le désir reconsidéré, sur Eros et Agapé réconciliés. Ils font le ressort du mouvement, du dialogue à rebondissements, dont la cause finale est la réintégration et, la cause efficiente le ministère de l'homme-esprit. (La forme, si l'on souhaite poursuivre en logique, est la dialectique et la matière est l'universalité des êtres, parmi lesquels l'homme par privilège d'émanation et d'émancipation.) Du moins convient-il, au seuil du *Nouvel Homme*, d'amorcer cette transition que Saint-Martin lui-même esquisse à mainte reprise dans le livre.

"Si nous avions le bonheur de nous unir à l'esprit de Jésus-Christ, nous aurions toutes les activités et toutes les efficacités que nous pourrions désirer, puisque c'est dans lui

que sont tous les nombres". La phrase saint-martinienne se traduit en langage patristique : les énergies contenues dans l'humanité glorifié du Christ, qui est né, mort et ressuscité, se communiquent à ses initiés. Cette communication s'effectue, entre autres moyens, par les sacrements : le baptême met dans l'homme le principe divinisant des énergies spirituelles; l'onction intensifie ces énergies et leur action; l'eucharistie accomplit la plénitude de l'union, c'est-à-dire qu'elle parfait la communication. Ces sacrements ne sont pas, selon les Pères, purement spirituels ni purement individuels.

Le nouvel homme - renouons avec le *Philosophe inconnu* - doit développer en lui et hors de lui les abondances de la miséricorde et les abondances de la lumière. Le Seigneur, en prononçant son nom sur lui et en voulant que les puissances suprêmes fassent de même, rassemble aussi son propre nom, comme elles rassemblent les leurs qui répercutent le sien, dans son essence et dans son unité, et ainsi le rend-il susceptible d'opérer dans son enceinte la manifestation des merveilles que le Seigneur opère dans tous les règnes et toutes les régions.

Mais le ministère du nouvel homme, en tant qu'homme-esprit, s'étend lui-même à l'universalité. Sa puissance transmutatoire dépasse celle du Christ, qui promet à ses apôtres: "En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les oeuvres que je fais, et il en fera de plus grandes parce que je vais au Père." Par sept canaux que la synergie a ouverts, le ministère de l'homme-esprit s'étend aux sept régions qui embrassent la somme des immensités: région temporelle, double région spirituelle, région céleste, région terrestre, région surcéleste, région des saints, région divine.

A travers Christ, l'oeuvre de rénovation atteint l'univers, selon Paul, et l'Ascension a inauguré une voie nouvelle et vivante, qui guide au sanctuaire céleste. L'Apocalypse décrit la phase finale du renouvellement. La cité de Dieu est la nouvelle Jérusalem, remplie de la présence de l'Eternel: "Nouveaux cieux et nouvelle terre: le premier ciel et la première terre ont disparu." Oui, la régénération de tout homme, sa palingénésie avance la fin des temps, la création nouvelle. Après le paradis, la résurrection eschatologique: aux vérités traditionnelles Saint-Martin adhère, ne fût-ce, quant à quelques aspects, que de désir, mais il les exprime dans le vocabulaire de Martines: Après la réconciliation, la réintégration. Le ministère de l'homme-esprit vise une pan-palingénésie, il se confond avec la vie du nouvel homme.

LES LECONS DE LYON

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

NOTES INEDITES
PUBLIEES PAR
ROBERT AMADOU

L'on comparera, l'on expliquera. Voici le texte, de première importance. Afin d'en permettre, cependant, une lecture d'emblée, il faut en esquisser ici le contexte historique et littéraire.

Deux membres très instruits et haut gradés de l'Ordre dit des Chevaliers Maçons Elus Coëns de l'Univers -ordre maçonnique et théurgique-, Louis-Claude de Saint-Martin et Du Roy d'Hauterive, avaient été priés par Jean-Baptiste Willermoz d'instruire à leur tour quelques disciples lyonnais de Martines de Pasqually, le maître perdu. Les séances, qu'on dit parfois des conférences, eurent lieu au domicile de Willermoz lui-même et en sa présence, de 1774 à 1776. Saint-Martin en assura la plus grande partie. (Sur les circonstances et s'agissant surtout du Philosophe inconnu, voir le "Calendrier de la vie et des écrits de Louis-Claude de Saint-Martin", Renaissance Traditionnelle, 33, Janvier 1978, p.53 ss.

Des discours, ou plutôt, ce semble, des libres propos tenus alors, deux témoins nous rendent l'écho.

Premier témoin: des notes prises par Willermoz, dont l'autographe est conservé à la bibliothèque municipale de Lyon (éditions partielles et cavalières par René Guénon, 1914, et Paul Vuillaud, 1929; éd. intégrale hors commerce, à paraître dans la série Le fonds Z. Les manuscrits réservés du Philosophe inconnu, en cours de publication à Paris, Cariscript, depuis 1983, tome VI; éd. très défectueuse, Editions du Baucens, 1975).

Second témoin, second selon l'ordre de publication, voire de mise au jour, car il est évidemment primordial en soi; des notes autographes du professeur, du répétiteur Louis-Claude de Saint-Martin, accompagnées du résumé d'autre origine des leçons d'Hauterive et des dernières leçons de Saint-Martin lui-même. Le document appartient au fonds Z susrélégué. Dans l'inventaire de ce fonds, ap. Bulletin martiniste, n°6, 1984, il est coté: 6-A, 13-37 (autographe) et 6-B, 39-99 (non-autographe).

Au même genre des instructions dispensées par Saint-Martin à ses émules, mais à d'autres espèces quant à la forme, ressortissent d'autres écrits du même auteur: Instruction aux hommes de désir,

Cariscript, 1979-1982; Nouvelle instruction coën (Institut Eléazar, pré-édition, 1991, mais l'attribution n'est que très probable); les trois traités publiés par Tournier dans les Oeuvres Posthumes (1807) de Saint-Martin et respectivement intitulées Les voies de la Sagesse, Lois temporelles de la justice divine et Traité des bénédictions (autre version de ce dernier ouvrage, sous le même titre, Institut Eléazar, pré-édition, 1991); Instructions sur la Sagesse, etc., ap. Présence de Louis-Claude Saint-Martin, Tours, l'Autre Rive/Société ligérienne de philosophie, 1986, pp. 9-151).

Le sens général est patent. Nos leçons et les instructions du même genre attestent la fidélité de Saint-Martin à sa première école dans une pédagogie personnelle et efficace. Ces exposés-là peuvent donc aider encore à comprendre Martines de Pasqually, surtout pourvu qu'on profite de l'aubaine offerte à tous, depuis presque un siècle, de pouvoir lire le Traité de la réintégration des êtres créés (1ère éd. 1899; éd. du centenaire, Paris, R. Dumas, 1974). Enfin, si Saint-Martin adhéra au système de Martines dans sa jeunesse (le temps suit de peu celui du Carnet d'un jeune élu coën, ou Le livre rouge, Atlantis, 330, jan-fév. 1984, p. 135-168, et le livre Des Erreurs et de la Vérité, paraît en 1775), il ne cessera de professer, fût-ce à demi masqué, en bohémien par exemple, la réintégration par une initiation et une théurgie qu'il aura voulues et vécues de plus en plus intériorisées, spiritualisées.

Ses textes d'enseignement coën contribuent ainsi doublement à faire connaître le théosophe: via Martines et en lui-même, son disciple à jamais. Une place d'honneur, parmi ces textes, attend désormais les Leçons de Lyon, ci-après éditées.

Et éditées ainsi. En regard du manuscrit original en fac-similé, est présentée une transcription. Celle-ci a été apprêtée pour faciliter au lecteur un texte très dense: orthographe (sauf au cas de quelques noms propres, principalement bibliques), y compris la ponctuation, et présentation modernisées; abréviations développées; correction des très rares formes grammaticales désuètes.

R.A.

Extraits des leçons faites à Lyon par
moi et d'haut. Cher Mr. Vill. 13

7. janvier. 1774.

au lieu de la seule tâche que l'homme avait souverainement il en a deux, celle de sa première destination, et en second lieu celle de se défendre contre les mauvais, de préserver sa forme tandis qu'il n'a voit qu'à les appétir et à les ramener.

Le triangle universel corporel désigné sur le corps de l'homme par la tête au front, le pectoral au centre, et les entrailles au terrestre.

8. Jan.

10. jan. 1774.

L'homme a perdu son rapport immédiat au Seigneur il ne parvient plus que par le compagnon fidèle que le Créateur lui a donné par sa pure Néproude, et c'est cet être là qui doit nous reconduire.

Le 7^e ans placé au centre de l'univers après la création des choses fut retracé par les observations de la loi juive ou du Sabbat, en outre par l'âge de 7 ans où l'intelligence de l'homme se manifeste.

L'ordre des éléments dans l'univers Le feu dans les abîmes, la terre au milieu, l'eau qui forme les mers et les nuages en au dessus.

La moelle est le représentant du Matras philosophique ou de la matière dans son indifférence.

La création ayant été formée par six mais ayant 7 à son centre sera détruite entre six et sept sans qu'on puisse en fixer le moment.

14. jan. 1774.

Le cercle sensible terrestre dans l'homme de la femme, le cercle visuel terrestre en venant au monde et le cercle rationnel terrestre en mourant. Alors commencent les cercles sensible, visuel et rationnel célestes. Ce qui récite six.

L'Esprit nous envoie son intellect pour que par cette fonction nous puissions monter jusqu'à lui.

Les prières et les jeûnes sont extrêmement utiles pour arrêter l'action du pervers sur nous parce que le moindre Empire que nous lui laissons prendre diminue d'autant nos forces et nous corrompt.

Le nombre 9 de la matière indiqué par les 3 effemmes du pere, les 3 de la mere, et les 3 de l'enfant.

17. janvier 1774.

il n'y a pas un grain de terre qui ne soit un temple puisqu'il renferme une puissance, mais l'homme est le vrai temple. Dieu temporel, et depuis qu'il est détruit, il s'agit de le rebâtir, voilà notre tâche.

Le mont moria est le lieu où avait été créé adam, c'est le fameux jardin d'Eden, c'est le centre de la création, et on par provision il prit un corps matériel. C'est probablement le même lieu où le réparateur a fait le sacrifice du sien.

que nous Devions sanctifier le sabbat tous les jours de notre vie.

tout est prouvé par la 8^e circonférence, tout sera détruit par elle, c'est là où l'on voit l'explication de 56. on y voit aussi le livre des sept sceaux gardé par l'agneau qui seul peut l'ouvrir.

21. jan 1774.

Les dix huit cordes des 2 colonnes placées à la porte du temple étaient divisées par 10. 4. et 4. ce qui prouve l'égalité originelle de l'homme et de la femme, mais comme celle cy est plus exposée aux actions de l'ennemi, la colonne Booz était placée au midi.

il y a aussi deux colonnes bâties avant le déluge par les justes de la postérité de Seth, l'une en pierre l'autre en terre peut représenter l'une les vertus stables des justes et l'autre les abominations des enfans de kaim.

Les deux colonnes l'une claire l'autre nébuleuse qui accompagnent l'armée des hebreux et celle des israelites.

EXTRAITS DES SEANCES FAITES A LYON PAR
MOI ET D'HAUT... CHEZ Mr WILL.

.....

7 janvier 1774

Au lieu de la seule tâche que l'homme avait anciennement, il en a deux; celle de sa première destination, et, en second lieu, celle de se défendre contre les mauvais, de présever sa forme, tandis qu'il n'avait qu'à les assujettir et à les ramener.

Le triangle universel corporel désigné sur le corps de l'homme par la tête au surcéleste, la poitrine au céleste, et les entrailles au terrestre.

10 janvier 1774

L'homme a perdu son rapport immédiat au dénaire, il n'y parvient plus que par le compagnon fidèle que le Créateur lui a donné par sa pure miséricorde, et c'est cet être-là qui doit nous réconcilier.

Le septénaire, placé au centre du sénaire après la création des choses, est retracé par les observations de la loi juive ou du sabath; en outre; en outre par l'âge de 7 ans où l'intelligence de l'homme se manifeste.

L'ordre des éléments dans l'univers; le feu dans les abîmes, la terre au milieu, l'eau qui forme les mers et les nuages est au-dessus.

La moëlle est le représentant du matras philosophique, ou de la matière dans son indifférence.

La création ayant été formée par six, mais ayant 7 à son centre, sera détruite entre six et sept, sans qu'on puisse en fixer le moment.

14 janvier 1774

Le cercle sensible terrestre dans le sein de la femme, le cercle visuel terrestre en venant au monde, et le cercle rationnel terrestre en mourant. Alors commentent les cercles sensible, visuel, et rationnel célestes. Ce qui répète six.

L'esprit nous envoie son intellect pour que, par cette jonction, nous puissions monter jusqu'à lui.

Les prières et les jeûnes sont extrêmement utiles pour arrêter l'action du pervers sur nous, parce que le moindre empire que nous lui laissons prendre diminue d'autant nos forces et nous corrompt.

Le nombre 9 de la matière indiqué par les 3 essences du père, les 3 de la mère, et les 3 de l'enfant.

17 janvier 1774

Il n'y a pas un grain de terre qui ne soit un temple, puisqu'il renferme une puissance, mais l'homme est le vrai temple divin temporel et, depuis qu'il est détruit, il s'agit de le rebâtir, voilà notre tâche.

Le Mont Moria est le lieu où avait été créé Adam, c'est le fameux jardin d'Eden, c'est le centre de la création, et où par punition il prit un corps matériel. C'est probablement le même lieu où le Réparateur a fait le sacrifice du sien.

Que nous devrions sanctifier le sabath tous les jours de notre vie.

Tout est provenu par la 8^e circonférence, tout sera détruit par elle, c'est là où on voit l'explication de 56. On y voit aussi le livre des sept sceaux, gardé par l'Agneau qui seul peut l'ouvrir.

21 janvier 1774

Les dix-huit coudées des 2 colonnes placées à la porte du temple étaient divisées par 10, 4 et 4, ce qui prouvait l'égalité originelle de l'homme et de la femme; mais comme celle-ci est plus exposée aux actions de l'ennemi, la colonne Booz était placée au midi.

Il y eut aussi deux colonnes bâties avant le déluge par les justes de la postérité de Seth, l'une en pierre, l'autre en terre, pour représenter l'une les vertus stables des justes, l'autre les abominations des enfants de Kaïn.

les deux colonnes, l'une claire, l'autre nébuleuse, qui accompagnaient l'armée des Hébreux et celle des Israélites.

Les juifs recouvriront un jour leurs droits comme l'homme recouvrera les siens.

A SUIVRE ...

HISTOIRE

LES MARTINISTES DE LA F.U.D.O.S.I. ET L'ORDRE MARTINISTE TRADITIONNEL

par Serge CAILLET

L'Ordre martiniste fut fondé par Papus (Dr Gérard Encausse), de 1887 à 1891, comme une école d'occultisme, et plus encore un ordre de chevalerie chrétienne, sous le patronage posthume de Louis-Claude de Saint-Martin, dit le Philosophe inconnu, qui n'avait quant à lui fondé aucune société d'aucune sorte, ni communiqué aucune filiation rituelle. Depuis Papus, cependant, une filiation rituelle se transmet au sein de l'Ordre martiniste et des ordres martinistes issus du premier, et hors de toute société, d'initiateur à initié.

Lorsque Papus mourut, le 25 octobre 1916, en pleine grande guerre, le suprême conseil désigna Téder (Charles Détré) comme grand maître de l'ordre, dont il avait été jusque-là grand maître adjoint. Téder, que les rites maçonniques obnubilaient poursuivait la maçonnisation de l'Ordre martiniste que Papus avait entamée sous son influence depuis quelques années. Mais, après avoir été hospitalisé à Clermont-Ferrand pour y soigner une phlébite, il mourut à son tour, le 25 septembre 1918, laissant à Paris un substitut en la personne de Victor Blanchard, et à Lyon un autre adjoint en celle de Jean Bricaud.

A en croire Jean Bricaud, Téder l'aurait verbalement désigné en ses derniers instants pour lui succéder à la tête de l'ordre, ce qui demeure parfaitement vraisemblable. Mais Victor Blanchard ne l'entendit pas ainsi, qui prétendit également à la succession de Téder en vertu d'une charte dont l'histoire n'est pas claire, et continua de s'occuper à Paris surtout, d'un groupe martiniste opposé à toute allégeance à Bricaud.

Puis, afin de se distinguer de la branche lyonnaise, Victor Blanchard officialisa en 1921 la fondation de sa propre branche sous le nom d'Ordre martiniste et synarchique, ce dernier qualificatif référant à l'oeuvre du marquis de Saint-Yves d'Alveydre, maître intellectuel de Papus.

Pour sa part, à la tête de son suprême conseil dont il fixa le siège à Lyon, Bricaud entreprit de rectifier l'Ordre martiniste. Au vrai, ses rectifications qui maçonnisaient plus encore l'ordre, et y introduisait par surcroît des grades néo-coëns, s'inscrivaient parfaitement dans la lignée des réformes amorcées par Téder, et même par Papus lui-même à la fin de sa vie. L'Ordre martiniste devenait ainsi un régime maçonnique ou para-maçonnique, soucieux de renouer avec la tradition de l'Ordre des chevaliers maçons élus coëns de Martines de Pasqually et l'Ordre des chevaliers bienfaisants de la Cité sainte de Jean-Baptiste Willermoz, mais trahissant les vues originales et originelles de Papus, et plus encore celles de Saint-Martin lui-même. Le 15 janvier 1931, un décret du suprême conseil lyonnais abrogeait ainsi la constitution et les règlements généraux de 1913, et en promulguait de nouveaux, officialisant ainsi maintes réformes entreprises depuis une dizaine d'années.

D'anciens compagnons de Papus, qui refusaient la rectification de Bricaud sans se rattacher pour autant à la branche de Blanchard, fondèrent alors l'Ordre martiniste traditionnel, dont le suprême conseil proposa aussitôt Augustin Chaboseau comme grand maître. Mais celui-ci se désista en faveur de son aîné Victor-Émile Michelet, qui fut élu premier grand maître de l'ordre, en 1931.

Dès 1934, Victor Blanchard avait renoué des relations avec certains martinistes belges rassemblés autour d'Armand Rombauts, ancien délégué de Papus d'abord rallié à Bricaud, En mai, le bulletin du rite de Memphis-Misraïm en Belgique, Adonhiram, annonçait: "un nouveau triangle martiniste sera installé à l'Orient de Bruxelles le vendredi 11 mai prochain à 20 h. 30, sous le titre distinctif "Uriel" (1).

Au premier convent de la Fédération universelle des ordres et sociétés initiatiques (FUDOSI), qui, en août 1934, rassembla à Bruxelles les délégués d'une quinzaine de sociétés, Victor Blanchard et Lydie Martin représentèrent le martinisme (2). Un convent mondial de l'Ordre martiniste et synarchique se tint à Bruxelles, du 9 au 16 août 1934, dans le cadre de la fédération dont Blanchard était par ailleurs l'un des trois imperators co-fondateurs. Le numéro suivant d'Adonhiram pouvait ainsi annoncer à ses lecteurs: "Après avoir eu plusieurs tenues initiatiques, le convent a réorganisé l'Ordre dans le monde entier, constitué son Suprême Conseil international et élu le très illustre frère Victor Blanchard, docteur en hermétisme et en kabbale, S. I. IV, souverain grand maître international de l'Ordre. Les inspecteurs généraux de l'Ordre pour l'étranger ont été installés." (3).

A ce convent, seul avait été admis l'Ordre martiniste et synarchique tandis que Bricaud, qui venait de rejoindre l'orient éternel quelques mois plus tôt, et Constant Chevillon, son successeur, étaient passés à l'étrille (il est vrai en grande partie pour des raisons liées à l'éclatement de la franc-maçonnerie de Memphis-Misraïm, non pas au martinisme (4)), que l'Ordre martiniste traditionnel avait été laissé dans l'ombre, et qu'aucun de ses dirigeants n'avait été invité au convent.

D'aucuns ont pourtant prétendu qu'en août 1934, à Bruxelles, Spencer Lewis avait reçu d'Augustin Chaboseau, grand maître de l'Ordre martiniste traditionnel, la charge de souverain légat de cet ordre pour les Etats-Unis d'Amérique (5). Or, s'agissant de Lewis et de ses fondations, les faits les plus simples ont été souvent si embrouillés, y compris par l'intéressé lui-même, et ils sont parfois si lourds de conséquences qu'on ne saurait les traiter avec légèreté. Qu'en est-il de ce mandat ? Le convent nomma en effet des inspecteurs généraux de l'Ordre pour l'étranger, mais c'était des inspecteurs de l'Ordre martiniste et synarchique, alors seul reconnu par la FUDOSI. Imagine-t-on Spencer Lewis, imperator de la FUDOSI, tout juste initié dans l'Ordre martiniste et synarchique, se faire mandater par l'Ordre martiniste traditionnel, étranger à la fédération ? Aucun document ne vient le confirmer, et l'invraisemblance des faits allégués est totale. En tout état de cause, c'est pure invention.

Seul l'Ordre martiniste et synarchique, reconnu par la FUDOSI à sa fondation, aurait pu dès 1934 mandater Lewis qui venait d'en recevoir le degré de supérieur inconnu initiateur. Or, il ne semble même pas que l'américain ait dès cette époque bénéficié d'un tel mandat.

Quant à la situation du martinisme en Belgique, la voici quelques cinq mois après le convent, selon une lettre de janvier 1935 de Jean Mallinger à Lydie Martin, à prendre avec les réserves d'usage:

"Je vous demanderais de prévenir affectueusement de ma part notre cher frère et maître Sâr Yésir que notre ordre martiniste ne peut actuellement se développer en notre pays, bien que de nombreuses bonnes volontés soient mises à sa disposition car le grand représentant actuel, le frère Phanariel (Rombauts) s'oppose à toute propagande, toute constitution de loge martiniste et toute forme de travail. Il a gardé pour lui les anciens statuts et rituels et nous a desservis en certains moments, pour ne pas se brouiller avec des révoltés, influents dans le monde profane. Que faire devant cette évidente mauvaise volonté ? J'ai demandé des rituels complets en Suisse à notre bon et dévoué Sâr Amertis (August Reichel) qui est occupé à m'en faire des copies. Etant initiateur libre je puis initier et je continue à donner la lumière de l'ordre à des frères intéressants mais je voudrais obtenir de notre cher frère Sâr Yesir des pouvoirs écrits pour constituer des loges et groupements martinistes en notre pays, car si on laisse se décourager toutes les bonnes volontés ou si on attend que le frère

Rombauts fasse quelque chose, c'est la mort de l'ordre en notre pays et cela, nous ne pouvons l'admettre." (6)

Mallinger réclamait des pouvoirs, il n'allait pas tarder à les obtenir. Mais lisons de celui-ci une autre lettre confidentielle, en date du 12 juillet 1935, à Lydie Martin encore:

"Bien chère soeur et grande amie,

"Mille merci de votre bonne planche qui vient de me parvenir. Je reçois par même courrier une lettre "strictement confidentielle" du frère Lagrèze où il me fait comprendre qu'il compte reprendre sa liberté et régenter l'Ordre martiniste selon les traditions anciennes et primitives si le frère Yesir n'admet pas dans leur intégralité les décisions du convent de 1933. Il s'en réfère à Probst et Rombauts et je me doute que de ce côté il ait sondé les coeurs et scruté les intentions. C'est mon devoir d'ami fidèle et attaché et de frère affectionné de vous prévenir de cette grave menace qui aurait pour effet de briser à nouveau l'unité de l'ordre et de faire en France... une troisième section martiniste en dehors de la nôtre et de celle de Chevillon. Voilà donc où tendaient toutes ces circulaires antérieures.

"Il faudra de ce côté et avant le 10 août, date qu'il donne comme dernier terme pour s'entendre, agir avec force et volonté, avec fermeté et diplomatie; ses griefs sont les suivants:

"a) On ne travaille pas le martinisme à Paris.

"Il suffira au cher frère Blanchard d'initier à l'ordre les meilleurs de ses amis Polaires et automatiquement il y aura un Conseil à Paris et cette critique tombera d'elle-même.

"b) Le règlement déposé à la Préfecture de Police complique des anciens Statuts de l'Ordre en y joignant une Académie et un Ordre de R+C. Il veut revenir à l'ancien règlement (que je ne connais point mais que Rombauts possède comme Lagrèze).

"c) Il veut éviter toute confusion de l'ordre avec des fraternités similaires

"D'accord, cette confusion a eu lieu en Suisse et non en France. J'ai personnellement envoyé au frère Reichel une mise au point énergique car tant de confusions sont susceptibles de nous faire suspecter par les martinistes indépendants. De son côté le frère Hiéronymus lui a conseillé de supprimer le mot AMORC des papiers à firme suisses mais hélas, je crois notre cher frère Reichel trop avancé en cette voie pour reculer maintenant.

"Je crois bien faire en vous avertissant de ce qui semble se préparer en France.

"Je suis certain que si notre cher frère Yesir, malgré tous ses labeurs profanes, parvenait à créer de suite un petit collège martiniste en l'agglomération parisienne et s'il délivrait de suite à tous les membres du Suprême Conseil un arrêt résumant les traditions et les principes de l'ordre, il empêcherait Lagrèze d'avoir l'occasion de se substituer à lui." (7).

En septembre 1935, Lagrèze semble avoir oublié ses griefs contre Blanchard, et Mallinger peut donner à son ami Léon Lelarge, les "dernières nouvelles" que voici:

"Blanchard, Martin et Lagrèze viendront à Bruxelles le 10-12 octobre installer Uriel.

"Les rituels de l'Ordre (martiniste) - ardemment christiques - ont ravi notre maître (c'est-à-dire Sâr Hiéronymus) qui maintenant voue à cet ordre beaucoup d'affection par résonnance spirituelle". (8)

Au second convent de la fédération, tenu à Bruxelles en 1936, on resta sur les positions de 1934, en continuant de refuser d'admettre l'Ordre martiniste traditionnel, et en rejetant les tentatives de rapprochement avec Chevillon, dans la voie desquelles s'était engagé August Reichel, qui, du coup, fut radié de la fédération.

A l'occasion de leur séjour à Bruxelles, Mme Lewis, K. Brower et Ralph Lewis, délégués de l'AMORC au convent, furent initiés dans l'Ordre martiniste (9). Quelques jours plus tard, le 10 septembre 1936, à Paris cette fois, Ralph Lewis reçut des mains de Victor Blanchard le quatrième degré de l'ordre (10).

A la veille du troisième convent de la FUDOSI, un décret du 9 juillet 1937, signé de Victor Blanchard, de sâr Nitram (Lydie Martin) et sâr Elgim (Jean Mallinger) eut pour effet de nommer Spencer Lewis "souverain légat, maître régional suprême pour les Etats-Unis d'Amérique, en vue d'y représenter le souverain grand maître et le suprême conseil universel de l'Ordre martiniste et synarchique" - ce qui semble bien confirmer, du reste, qu'il n'avait reçu aucune délégation de celui-ci auparavant. Ce décret avait par ailleurs pour objet "de créer un grand inspecteur martiniste et synarchique pour les Etats-Unis d'Amérique, et d'établir aux Etats-Unis d'Amérique un temple régional suprême, un conseil régional suprême et un grand temple régional de l'Ordre martiniste et synarchique" (11). Ce décret fut adressé à Spencer Lewis en date du 30 juillet 1937, et sans doute le reçut-il peu de jours avant l'ouverture du troisième convent de la FUDOSI, qui se tint les 28 et 29 août 1937, à Paris. Absent au convent, Lewis s'y fit représenter par Jeanne Guesdon.

La mort de Spencer Lewis, le 2 août 1939, intervint quelques semaines avant l'ouverture du quatrième convent de la FUDOSI, qui tint ses assises, du 4 au 7 septembre suivants, à Bruxelles. Ralph M. Lewis, fils de Spencer, vint y représenter l'AMORC dont il avait été nommé imperator. La succession de Spencer Lewis comme imperator de la FUDOSI lui revenait presque de droit, il obtint le siège vacant de son père.

En revanche, Victor Blanchard fut remplacé à la même fonction par Augustin Chaboseau, qui avait succédé à Victor-Emile Michelet, passé à l'orient éternel le 12 janvier 1938. Tandis que l'Ordre martiniste et synarchique

de Blanchard était donc radié de la Fédération, l'Ordre martiniste traditionnel y entraît, et Augustin Chaboseau s'essayait sur le siège d'imperator laissé vacant, bien malgré lui, par Victor Blanchard. Ce dernier avait du reste été abandonné par deux de ses adjoints, Georges Lagrèze qui, on l'a vu, y songeait depuis longtemps, et Jeanne Guesdon. Mais, restant à la FUDOSI, ceux-ci passèrent de l'Ordre martiniste et synarchique à l'Ordre martiniste traditionnel, où ils obtinrent respectivement la charge de grand inspecteur et de grand chancelier. Dès lors, l'Ordre martiniste traditionnel s'implanta en Belgique.

La représentation de l'Ordre martiniste et synarchique aux Etats-Unis étant tombée dans le néant avec la mort de Spencer Lewis, Ralph Lewis fit acte de candidature auprès de l'Ordre martiniste traditionnel dès son retour d'Europe.

Le 30 octobre 1939, Georges Lagrèze adressa en effet à certains frères de la FUDOSI, la lettre inédite que voici:

"Je suis en possession d'une demande du maître Ralph M. Lewis, imperator de l'AMORC, et tendant:

1) à la régularisation de l'initiation martiniste des frères Whitcomb, K. Brower, et des soeurs Whitcomb, G. Lewis, et M. Lewis.

"Pour ce premier point l'initiation des frères et soeurs désignées m'ayant été confirmée à Bruxelles ou par lettre de soeurs et frères connus j'ai décidé de leur délivrer un certificat du 3ème degré, signé d'un initiateur régulier (Mikael) pour leur servir de titre à toutes fins utiles.

"Quant au diplôme d'initiateur du frère R.M. Lewis, je le fais établir et soumettre à la signature du grand maître.

2) Obtenir de nouveaux pouvoirs à l'effet d'établir une délégation générale et un Grand Conseil martiniste des Etats-Unis d'Amérique. C'est à ce sujet que je sollicite vos lumières. Etes-vous d'avis que l'on confère au frère R. M. Lewis l'honneur et la charge de diriger sous le contrôle du Suprême Conseil universel les ateliers martinistes des Etats-Unis ?

"Notre frère Lewis est un des imperators de la FUDOSI, je crois, et des engagements précis ont été pris à Bruxelles, au nom des frères américains, par leur délégué.

"C'est de votre avis, mes frères, que dépend en partie la conclusion du rapport que je dois soumettre à notre très illustre frère Chaboseau.

"Il demeure bien entendu que les frères du Comité directeur des Etats-Unis devront s'engager:

1) A reconnaître l'autorité du Suprême Conseil universel du martinisme traditionnel, dont les frères A. Chaboseau et G. Lagrèze sont les représentants à la FUDOSI.

2) Observer les Statuts, Règlements et traditions de l'ordre et respecter les prérogatives des initiateurs.

3) Observer la gratuité de la communication de l'initiation aux membres libres, les soeurs et les frères groupés en ateliers réguliers participant aux frais suivant leurs ressources personnelles.

"Il reste bien entendu que les ateliers martinistes recevront le rituel du Suprême Conseil international.

"Avant de prendre toute décision, j'ai tenu à consulter

nos frères et soeurs délégués à Bruxelles.

"Je vous prie de me répondre au plus tôt, en vous assurant de mon fraternel dévouement.

Mikael" (12).

L'Ordre martiniste et synarchique n'étant plus reconnu par la FUDOSI, les Américains, initiés dans cet ordre en 1934, 1936 ou 1937, souhaitaient d'abord leur "régularisation". Voilà pourquoi Lagrèze leur adressa des certificats du 3e degré, établis par lui, sur des diplômes vierges de l'époque de Papus-Téder, à en-tête de l'Ordre martiniste, sans autre, (comme il en avait d'ailleurs le droit comme initiateur libre) aux noms du frère et de la soeur Whitcomb, de K. Brower, Gladys Lewis, Martha Lewis, et un certificat d'initiateur à Ralph Lewis lui-même, tous datés du 1er septembre 1939 (13). Mais, contrairement à ce que laissent croire ces certificats, leurs titulaires n'ont pas été initiés dans l'Ordre martiniste traditionnel par Lagrèze, à Paris, le 1er septembre 1939, mais bien dans l'Ordre martiniste et synarchique, lors de précédents convents de la FUDOSI. Et c'est parce qu'il savait bien que ces initiations étaient on ne peut plus valides que Lagrèze se permit la fantaisie de leur envoyer de faux diplômes. Il n'en est pas moins vrai que la filiation rituelle de Ralph Lewis ne passait pas par Lagrèze, mais par Victor Blanchard, qui lui conféra le grade de S.I. IV, le 10 septembre 1936, à Paris. Et sans doute la filiation martiniste des autres rosicruciens américains de la FUDOSI passait-elle, sinon par Blanchard lui-même, du moins par d'autres initiateurs de l'Ordre martiniste et synarchique dont ils reçurent tous différents degrés entre 1934 et 1937.

Sur avis favorable des sârs de la FUDOSI, en octobre 1939, Ralph Lewis obtint donc d'Augustin Chaboseau la charge de "souverain délégué général de l'Ordre martiniste traditionnel, pour la Californie et les Etats-Unis d'Amérique du Nord", afin de constituer un grand conseil régional de l'ordre. Une charte, signée par Augustin Chaboseau, grand maître, Georges Lagrèze, inspecteur principal, grand chancelier, et Jean Chaboseau, grand secrétaire, l'atteste (14). Un décret du 16 octobre 1939 le confirme, où la signature de Jeanne Guesdon se substitue à celle de Jean Chaboseau, mobilisé (15).

Ces pouvoirs, qui consistaient en une simple délégation, rien de plus, furent étendus au Canada et à l'Amérique du Sud, par Lagrèze, en août 1945 (16).

A Bruxelles, le 21 juillet 1946, lors du premier convent de l'après-guerre de la FUDOSI, l'Ordre martiniste et synarchique retrouva sa place dans la fédération, où entra également une Société d'études martinistes, qui vint rejoindre l'Union synarchique de Pologne du Dr Tarlo-Mazinski, admise en 1937. Quant à l'Ordre martiniste traditionnel, la mort d'Augustin Chaboseau, le 2 janvier 1946, et celle de Georges Lagrèze le 27 avril 1946, l'avait privé de ses deux principaux chefs. Son grand secrétaire, Jean Chaboseau, fils d'Augustin, avait succédé à celui-ci

comme grand maître, mais ne paraît pas avoir été invité à Bruxelles, où l'Ordre martiniste traditionnel fut représenté par Jeanne Guesdon.

Selon le procès verbal du convent, "les délégués des divers ordres martinistes" nommèrent alors un conseil de régence, dans l'attente de l'élection d'un "grand maître du martinisme". Ce conseil international de trois membres était présidé par l'Américain sâr Leukos (?), assisté de sâr Puritia (Jeanne Guesdon) comme secrétaire, et de sâr Renatus (?), comme trésorier (17). Mais, en dépit de ce qu'on pourrait croire au premier abord, ce conseil de régence n'était pas celui de l'Ordre martiniste traditionnel, mais celui du martinisme universel dont l'Ordre martiniste traditionnel, comme l'Ordre martiniste et synarchique, étaient partie intégrante. Le projet, où ces deux ordres se trouvaient impliqués presque malgré eux, et sans doute sans l'accord de leurs grands maîtres respectifs absents du convent, semble avoir fait long feu.

En septembre 1947, Jean Chaboseau prononça la dissolution du suprême conseil de l'Ordre martiniste traditionnel, et démissionna de sa grande maîtrise. La branche américaine, qui dès 1946 avait pris ses distances avec l'Ordre martiniste traditionnel proprement dit en s'associant au conseil de régence de la FUDOSI, ne tint pas compte de cette décision, et Ralph Lewis fut sans tarder proclamé "souverain grand maître", c'est-à-dire grand maître mondial de l'Ordre martiniste traditionnel.

Pourtant, l'Ordre martiniste traditionnel américain ne peut légitimement revendiquer la succession magistrale de l'Ordre martiniste traditionnel éteint en 1947. Et le conseil de régence du martinisme universel de la FUDOSI, dont rien ne prouve par ailleurs que l'Ordre martiniste traditionnel américain puisse se réclamer, n'avait pas le pouvoir de se substituer à la direction de quelque ordre martiniste que ce soit. Au demeurant, il faut rappeler que la filiation rituelle de Ralph Lewis, la seule que puisse revendiquer l'Ordre martiniste traditionnel américain aujourd'hui implanté dans de nombreux pays, ne passe pas par l'Ordre martiniste traditionnel proprement dit, mais par l'Ordre martiniste et synarchique de Blanchard.

La délégation américaine de l'Ordre martiniste traditionnel ayant cessé officiellement d'exister avec la mise en sommeil de cet ordre, en 1947, c'est un nouvel ordre martiniste qui naquit aux Etats-Unis sous cette même dénomination, dirigé par Ralph Lewis de cette date à sa mort en 1989. La filiation rituelle de cet ordre, on l'a vu aussi, ne passe pas par l'Ordre martiniste traditionnel. Passe-t-elle par l'Ordre martiniste et synarchique ? Oui, quant à celle de Ralph Lewis lui-même, mais beaucoup de réserves doivent être émises quant à la transmission de cette filiation au sein de son ordre. Enfin, l'Ordre martiniste traditionnel avait été organisé par d'anciens compagnons de Papus, afin de maintenir l'Ordre martiniste

dans l'esprit où celui-ci l'avait fondé, ce dont l'Ordre martiniste traditionnel américain paraît de nos jours trop éloigné pour en revendiquer l'héritage spirituel.

Serge CAILLET

-
- (1) Adonhiram, organe officiel de l'Ordre maçonnique oriental du rite ancien et primitif de Memphis-Misraïm, mai 1934.
 - (2) Cf. Serge Caillet, Sâr Hiéronymus et la FUDOSI, Paris, Cariscript, 1986.
 - (3) Adonhiram..., août-septembre 1934.
 - (4) Cf. Serge Caillet, La franc-maçonnerie égyptienne de Memphis-Misraïm, Paris, Cariscript, 1988.
 - (5) Martinist documents. Traditional martinist order, San Jose, Supreme Grand Lodge of AMORC, 1977, p. 25.
 - (6) Fonds Lelarge.
 - (7) Idem.
 - (8) Idem.
 - (9) Selon le propre témoignage de Ralph Lewis, Hier à beaucoup à dire, Villeneuve-saint-Georges, Editions rosicruciennes, 1979, pp. 21-24.
 - (10) fac-similé du diplôme, Martinist documents, op. cit., p. 5.
 - (11) Idem, p. 12-13.
 - (12) Fonds Lelarge.
 - (13) Trois de ces diplômes, ceux de Ralph Lewis, Gladys Lewis, et Martha Lewis ont été reproduits dans les Martinist documents, op. cit., pp. 6-9.
 - (14) Idem., p. 15.
 - (15) Idem., p. 16.
 - (16) Idem., p. 19.
 - (17) The FUDOSI, an international journal of the ancient and honorable esoteric orders, n° 1, november 1946.

PARMI LES LECTURES DE FLAUBERT...

.....

Dans les Carnets de travail de Gustave Faubert (édition critique et génétique établie par Pierre-Marc de Biasi, Paris Balland, 19...?), le Saint-Martin de Matter figure, parmi les lectures en tous genres, au mois de Mars 1873 (p. 516).

Note de l'éditeur:

124. Saint-Martin, le philosophe inconnu, sa vie et ses écrits, son maître Martinez et leurs groupes, d'après des documents inédits, par M. Matter, 2^e édition. - Paris, Didier, 1864. In-16, XI-460 p. (1^e édition, 1862).

(N.B. On sait que ces deux "éditions" ne sont en réalité que deux tirages différents.)

A la ligne suivante, p. 517, Flaubert inscrit le Swedenborg du même Matter. Note de P.-M.B.:

125. Emmanuel de Swedenborg, sa vie, ses écrits et sa doctrine, par M. Matter... - Paris, Didier, 1863. In-8°, XVI-436 p.

On trouve la référence à Swedenborg et à son système dans le chapitre VIII de *Bouvard et Pécuchet*. Après avoir lu Allan Kardec (voir note 107), les deux spirites en herbe se sentent attirés par le monde des esprits : « (...) Alors le cœur de Pécuchet se gonfla d'aspirations désordonnées, et, quand la nuit était venue, Bouvard le surprenait à sa fenêtre contemplant ces espaces lumineux qui sont peuplés d'esprits.

Swedenborg y a fait de grands voyages. Car en moins d'un an, il a exploré Vénus, Mars, Saturne et vingt-trois fois Jupiter. De plus, il a vu à Londres Jésus-Christ, il a vu saint Paul, il a vu saint Jean, il a vu Moïse, et, en 1736, il a même vu le jugement dernier. Aussi nous donne-t-il des descriptions du ciel.

On y trouve des fleurs, des palais, des marchés et des églises absolument comme chez nous. (...) Quant à l'enfer, il est plein d'une odeur nauséabonde, avec des cahutes, des tas d'immondices, des fondrières, des personnes mal habillées. (...) » (B et P., VIII.)

La comparaison des deux notes, rédigées par un très sûr érudit suggère que Flaubert ne cite Saint-Martin nulle part dans son oeuvre littéraire.

Je relève pour la même année, en juin (p. 517): Figuier, Hist du merveilleux, et un Dict philosoph en un volume qui est sans doute celui d'Adolphe Franck, l'homme de la kabbale notamment.

Mieux, en Janvier 1873 (p. 514), cinq ouvrages de Joseph de Maistre, qui appellent la note suivante de P.-M.B.:

101. Lettres et opuscules inédits du Cte Joseph de Maistre, précédés d'une notice biographique par son fils, le Cte Rodolphe de Maistre... – Paris, A. Vatou, 1851. 2 vol. in-8°.

Correspondance diplomatique de Joseph de Maistre, 1811-1817, recueillie et publiée par Albert Blanc. – Paris, Michel-Lévy Frères, 1860. 2 vol. in-8°.

Œuvres du Cte J. de Maistre... – Montrouge, 1841. In-4°. (Seul le tome I se trouve à la Bibliothèque Nationale).

Les Soirées de Saint-Pétersbourg, ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence, suivis d'un Traité sur les sacrifices, par M. le Cte Joseph de Maistre. 11^e édition. – Lyon, J. B. Pélagaud 1872. 2 vol. in-8°.

Dans une lettre du 3 février 1873 à G. Sand, on peut lire : « (...) En fait de lectures je viens d'avaler *tout* l'odieux Joseph de Maistre. Nous a-t-on assez scié le dos avec ce monsieur-là. (...) »

On trouve la référence aux œuvres de De Maistre dans plusieurs passages de *Bouvard et Pécuchet*, et notamment, dans le chapitre IX. C'est le comte de Faverges qui les fait connaître, sans succès d'ailleurs, aux deux autodidactes : (...) Le comte leur prêta tous les ouvrages de M. de Maistre. Il en développait les principes devant un cercle d'intimes (...) – Ce qu'il y a d'abominable, disait le comte, c'est l'esprit de 89 ! D'abord on conteste Dieu ; ensuite, on discute le gouvernement ; puis arrive la liberté. Liberté d'injures, de révolte, de jouissances, ou plutôt de pillage, si bien que la religion et le pouvoir doivent proscrire les indépendants, les hérétiques. On criera sans doute à la persécution, comme si les bourreaux persécutaient les criminels. Je me résume : Point d'État sans Dieu ! la loi ne pouvant être respectée que si elle vient d'en haut, et, actuellement, il ne s'agit pas des Italiens, mais de savoir qui l'emportera de la Révolution ou du pape, de Satan ou de Jésus-Christ. » (B. et P., IX.)

Ce sont ces ouvrages de De Maistre, prêtés par le comte, qui serviront de prétexte à Bouvard et Pécuchet pour retourner au château, malgré une discussion orageuse avec le curé... mais leur visite chez le comte se soldera par la rupture définitive : Pécuchet ose comparer le christianisme et le bouddhisme et critiquer la morale de l'Évangile.

Enfin, en février de cette même année 1873 (p.514), les trois livres suivants bien identifiés par l'éditeur : Allan Kardec, Esprits. Note :

107. Philosophie spiritualiste. Le livre des esprits, contenant les principes de la doctrine spirite... par Allan Kardec, 5^e édition. – Paris, Didier, 1861. In-18.

Ouvrage lu par Flaubert entre le 11 et le 17 février 1873.

Il est question de cet auteur et de son système dans le chapitre VIII de *Bouvard*

Mirville. Note :

108. Pneumatologie. Des esprits et de leurs manifestations fluidiques, mémoire adressé à l'Académie par J. Eudes de Mirville, 3^e édition. – Paris, H. Vrayet de Surcy, 1854. In-8°, XVI5-479 p.

Ouvrage lu par Flaubert entre le 11 et le 17 février 1873.

Gugot (sic) des Mousseaux. Note :

109. La Magie au XIX^e siècle, ses agents, ses vérités, ses mensonges par le chevalier Gougenot Des Mousseaux,... précédée d'une lettre adressée à l'auteur par le P. Ventura de Raulica,... – Paris, H. Plon, 1864. In-8°, XXXIV5-464 p.

Ouvrage lu par Flaubert entre le 11 et le 17 février 1873.